

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Pensons à nos morts	281	Grâces et faveurs	299
Les fins premières de l'Œuvre Salésienne. III. Les vocations à l'État Ecclésiastique	282	Page à relire. —, Mgr Berteaud: <i>Rôle des Ordres Religieux</i>	301
Au XXV ^e Anniversaire de la mort de D. Bosco.		Trésor Spirituel	302
— Discours - Commémorations - Conférences	286	Variétés: <i>Le symbolisme du coq sur le clocher</i>	302
Un récent voyage de D. Albéra	290	CHRONIQUE SALÉSIENNE: Turin, Paris	303
NOUVELLES DES MISSIONS DE D. BOSCO: République Argentine, Viedma, Cuzco (Pérou)	291	Vie du Serviteur de Dieu, Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco.	305
CULTE DE MARIE AUXILIATRICE.	299	Bibliographie	307
Pèlerinage spirituel	299	Coopérateurs défunts	308

Pensons à nos morts.

SECOUREZ ceux qui ne sont plus, non de vos larmes, mais de vos prières, de vos aumônes, de vos sacrifices,.. Que ce conseil de saint Augustin, chers Coopérateurs et Lecteurs, soit le programme de chacune de nos journées, durant ce mois consacré par la piété des fidèles au soulagement des âmes du Purgatoire. Par nos prières, par nos aumônes, par nos œuvres satisfaites, et surtout par le Saint Sacrifice de la Messe, efforçons-nous d'arracher aux flammes du Purgatoire le plus d'âmes possible. Quelle indicible allégresse nous causera, sur cette terre déjà, et plus tard au ciel, la pensée que de nombreux élus nous doivent d'avoir plus tôt mêlé leur voix aux concerts des Anges et des Saints et participé à leur éternelle félicité.

Nous prions pour tous les défunts en général, mais plus spécialement pour ceux qui dans ce « Bulletin » sous la rubrique de Coopérateurs défunts, sont recommandés à nos pieux suffrages, et sollicitent notre charitable intervention.

Requiem aeternam, dona eis Domine. Requiescant in pace.

Les fins premières de l'Œuvre Salésienne.⁽¹⁾

III.

Les Vocations à l'État Ecclésiastique.

LES vocations à l'État Ecclésiastique constituent la troisième fin fixée par D. Bosco à son Œuvre, et c'est si important que sans elles le Patronage et les Missions sont irrémédiablement destinés à périr. Le développement des Patronages et des Missions est en proportion des vocations cultivées, et celles-ci, par un merveilleux arrangement des choses, ont leur source naturelle dans les Patronages et les Établissements de la Congrégation. C'est à nous de les recueillir et de les cultiver jusqu'à leur maturité.

La culture des vocations est pour nous une question vitale, et il n'est pas besoin de rappeler les sollicitudes et les exemples de D. Bosco ainsi que de D. Rua sur ce sujet, pour nous en bien persuader.

Comme il était consolant, durant les dernières années de la vie de notre Vénérable Père, de voir les noviciats se remplir d'âmes, jeunes encore, mais aspirant de toutes leurs forces à la perfection religieuse et à l'apostolat salésien ! Ces jeunes gens nous arrivaient de presque tous nos Établissements et Instituts dans lesquels les Directeurs n'avaient qu'une seule ambition, celle de pouvoir offrir, chaque année, à notre bien-aimée Congrégation, non pas une mais plusieurs fleurs bien fraîches, cultivées précisément dans le jardin qui leur avait été confié. Et cela se con-

tinua encore, pendant une longue série d'années sous le gouvernement de Don Rua. Mais hélas ! D. Rua lui-même, alors qu'il sentait davantage la nécessité de nouveaux sujets pour le maintien des nombreuses Maisons que la Providence nous confiait successivement, devait constater, à son grand regret, que les vocations allaient toujours diminuant... Je ne me fais aucune illusion sur les difficultés des temps actuels, mais de même que la moisson des champs vient à maturité par le concours, l'union des fatigues de l'homme et des bénédictions du ciel, ainsi les vocations ne peuvent pas se développer sans notre concours. En conséquence, nous devons travailler à cet égard comme si leur réussite dépendait seulement de nous, sans cependant jamais perdre de vue que tout bien vient de Dieu. Une fois ces principes exposés... il ne me paraît pas inutile d'indiquer sommairement quelques moyens indispensables et pratiques pour développer le germe de la vocation sacerdotale ou religieuse, déposée par le Seigneur en tant d'âmes qui se confient à nous.

Dans les enfants que la Divine Providence envoie dans nos Oratoires, Établissements et Collèges, nous devons surtout, bien chers confrères, combattre ces défauts qui constituent le principal obstacle à la production des vocations sacerdotales ou religieuses, c'est-à-dire (pour n'en nommer que quelques uns) la corruption précoce, l'affaiblissement de l'esprit chrétien, l'amollissement du caractère et la mondanité : ce sont là des obstacles que nous pouvons vaincre facilement et insensiblement grâce à l'application constante du système préventif sur lequel D. Bosco voulut que

(1) Extrait de la lettre du T. R. D. Albéra « sur les trois fins premières et si nobles que fixa à son Œuvre notre Vénérable Fondateur D. Bosco. » — Voir le *Bulletin* de septembre 1913.

soit établie toute l'éducation salésienne. Mais ce travail d'élimination est purement négatif, et par lui-même il ne vaudrait rien pour le but que l'on se propose si, en même temps vous ne développez pas dans ces jeunes âmes tous les points, toutes les tendances, tous les goûts surnaturels, ou même seulement naturels, qui peuvent les exciter et les attirer au sacerdoce ou à la vie religieuse.

En second lieu, le Seigneur se sert de tel attrait ou de tel autre que nous avons fait briller dans ces cœurs vierges pour les inviter à son service. Quand un jeune homme dira qu'il a senti l'appel divin, si vous cherchez à savoir de lui comment et par quelle voie il a entendu la voix de Dieu, vous toucherez comme par la main que la vocation lui est entrée précisément par une des portes que vous lui avez ouverte en développant les meilleures inclinations de son âme. Celui-ci, d'une nature élevée, noble, ne pourra que dire: « C'est si grand, si beau d'être prêtre! » Celui-là, au contraire, plein de compassion et de charité, répondra: « Pourquoi je veux être prêtre? Parce que les prêtres font du bien aux pauvres et je désire faire de même! » Un troisième (et ce cas sera le plus fréquent), âme pieuse, aimante, passionnée pour Jésus, considérera sous un autre aspect ses désirs, manifestant la violence de son affection qui le pousse à s'unir encore davantage à Jésus. Permettez-moi, mes bien chers confrères, d'évoquer ici un touchant et bien précieux petit fait survenu, il y a quelques années, à un saint éducateur. Il interrogeait un enfant d'une douzaine d'années sur la conduite qu'il tenait durant la Sainte Messe. « Quand je suis arrivé à la Consécration, continuait-il dans son examen, que fais-tu? » L'enfant s'incline vers le père de son âme, et tout timide, très ému, mais bien décidé à profiter de cette

occasion pour révéler une sainte ambition que depuis plusieurs mois il caressait au fond de son cœur sans avoir jamais osé la faire connaître: Arrivé à ce point, répondit-il, quand je vois le prêtre tenir Jésus entre ses mains, je prie Jésus de m'accorder un jour le même bonheur! »

Quelle délicieuse et sublime révélation dans cette simple réponse! Lorsque le terrain est bien préparé, oh! alors la semence divine commence à produire ses premiers germes!...

Que tous nos soins convergent donc à inspirer aux jeunes ce désir, soit en leur décrivant de la manière la mieux adaptée à leur intelligence la sublimité de la vocation ecclésiastique, soit en en faisant relever les effets et les consolations admirables. Saint Thomas déclare formellement que *ceux qui entraînent les autres à entrer en religion, non seulement ne pèchent pas, mais méritent au contraire une grande récompense.* (Somme Théol. II, quest. 189^a, 9), pourvu qu'ils n'emploient ni violence, ni simonie, ni fraude.

« C'est une bonne chose, écrit le docte Suarez, d'entraîner quelqu'un au bien ». Et ailleurs: « Il faut aider celui qui a reçu une première impulsion du Saint Esprit, soit pour qu'il reste ferme dans sa pieuse résolution, soit pour qu'au moins il ne résiste pas à l'Esprit Saint, mais plutôt qu'il se mette, par la prière et les bonnes œuvres, en état de recevoir de ce même Esprit les impulsions les plus efficaces. Si le premier appel du Saint Esprit ne s'est pas encore fait sentir, il ne convient pas, sauf dans des cas très spéciaux et fort rares, d'exciter directement à embrasser l'état religieux. C'est toutefois une très bonne chose d'exciter à la crainte de Dieu, à la fuite des occasions du péché, et en même temps de montrer les avantages et l'excellence de la vie religieuse ». (Ed. Vivès, de

statu perfect et relig. livr. V, chap. VIII, parag. 10).

« Un des plus grands services, dit à son tour le P. Surin, que l'on puisse rendre aux jeunes gens, est de les aider dans le choix qu'ils doivent faire d'un état de vie. Comme d'ordinaire c'est à cet âge que Dieu fait connaître aux hommes sa volonté sur les divers états qu'ils peuvent embrasser, et comme

désir du sacerdoce et de la vie religieuse est donc une excellente chose, à la condition que ce désir soit revêtu de toutes les qualités et accompagné de toutes les aptitudes propres à une véritable vocation. Il y a des enfants, écrit l'abbé Guibert dans son ouvrage *La culture des vocations*, que Dieu appelle et qui ne le soupçonnent même pas : la dissipation, l'irréflexion, peut-



D. Albéra au milieu des élèves de l'Établissement Salésien de Macerata.

aussi la majeure partie ne savent pas ce que c'est que la vocation religieuse, il importe beaucoup de leur faire connaître les avantages et la sûreté que l'on y rencontre, afin que, s'il plaît à Dieu de les y appeler, ils puissent se défendre contre l'amour du monde, des plaisirs et des grandeurs de la terre, toutes choses qui empêchent une infinité de personnes de suivre les vocations de Dieu ».

Faire pénétrer dans une âme le

être aussi les défauts, les détournent de prêter l'oreille à cette voix intérieure... Dans de très nombreuses circonstances le Maître doit prévenir ces âmes. Il doit, pas de discrètes insinuations, appeler leur attention sur les mouvements incompris de leur esprit, sur les aspirations réelles mais inconscientes de leur cœur... Combien devenus adultes eurent à confesser : « Si dans ma jeunesse l'ouverture de mon âme m'eut été facilitée, si l'on m'avait

parlé de vocation, oh ! bien volontiers je me serais fait prêtre ou religieux ». Usons donc de toute la délicatesse et de tout le sérieux que mérite une telle matière, mais évitons aussi l'excès contraire de laisser perdre, par une prudence excessive, d'excellentes vocations.

Voici un enfant qui se distingue parmi ses compagnons, qui les surpasse par son intelligence et sa piété ; il est docile à vos ordres, courageux au devoir ; sa conduite est exemplaire et dans la limpidité de son regard vous voyez resplendir la pureté de son âme. S'il le voulait, s'il entendait l'appel de Dieu, avec quelle joie vous en feriez votre fils adoptif et lui confieriez le sublime héritage de votre Mission... Mais rien ne fait comprendre qu'il songe à participer à vos fatigues... Resterez-vous muet devant lui ? Le laisserez-vous partir d'auprès de vous sans que la grâce, par votre moyen, l'ait sollicité à l'apostolat ? Non, vous lui parlerez, vous l'interrogerez sur ses projets d'avenir... vous lui exposerez les joies assurées d'une vie de sacrifice, la gloire et l'étendue sociale de la mission d'un prêtre et d'un éducateur. Puis, vous prierez afin que germe, s'il plaît à Dieu, le bon grain jeté dans son âme. Parler ainsi n'est nullement faire violence à un enfant, mais seulement le mettre sur ses gardes ; si Dieu l'appelle, il entendra sa voix.

« Moi, qui vous écris ces lignes, ainsi s'exprimait Saint Augustin dans une lettre à Hilaire, j'ai éprouvé un violent amour pour cette perfection dont parlait le Seigneur quand il disait au jeune homme riche : Va ! vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu acquerras un trésor au ciel, puis viens et suis-moi. Et moi, non par mes propres forces, mais aidé par la grâce du même Seigneur, j'ai agi en tout comme il avait dit... Et maintenant de toutes mes forces et avec l'autorité

que je puis avoir j'exhorte les autres à prendre la même détermination, et j'ai, au nom du Seigneur et dans l'exercice de mon Ministère, bien des compagnons auxquels j'ai inspiré cette résolution ».

À la lumière de ces principes et de ces exemples, il est facile de comprendre comment la plus grande partie des vocations dépend précisément de nous dès leur toute première origine, et comme il est urgent de continuer les saintes sollicitudes et industries de D. Bosco et de D. Rua.

*
*
*

Notre vénéré Supérieur D. Albéra termine sa lettre-circulaire en nous excitant à ériger à D. Bosco, en 1915, le monument le plus agréable à son cœur.

Tandis que les artistes s'efforcent de le glorifier par l'art qui rendit immortel Michel-Ange ; tandis que les Anciens-Elèves, se rappelant ses enseignements, cherchent à prouver leur reconnaissance en recueillant l'obole de la gratitude ; tandis que nos aimés Coopérateurs et zélées Coopératrices accentuent encore plus leur coopération, que l'Église travaille à l'élever à l'honneur des autels, nous, fils de son cœur, témoignons-lui d'une manière sensible notre affection, travaillant avec assiduité et parfait accord à préparer pour l'aube d'août 1915 de nombreuses et fermes vocations religieuses à notre Pieuse Société. Ce sera le monument le plus beau que des fils puissent élever à la mémoire du Père car en lui il y aura le secret de la perpétuité de son Œuvre.

Que ce soit là aussi, répétons-nous à notre tour, le désir et le souci de nos chers Coopérateurs.



Au XXV^e Anniversaire de la mort de D. Bosco

DISCOURS - COMMÉMORATIONS - CONFÉRENCES.

« L'Église et l'Œuvre de D. Bosco dans la société moderne ». — A Goritz, le 1^{er} juillet, se faisait une commémoration de D. Bosco dans la grande salle de l'Institut S. Louis entièrement remplie de Coopérateurs et de membres du clergé. Voici des extraits de la brillante conférence de D. Giraudi :

« . . . Elle est vieille et toujours récente, dit l'orateur, l'accusation, que l'Église par sa doctrine et par les pratiques de son culte, nous soulevant continuellement vers les biens du ciel, nous détache non seulement des biens de la terre, mais qu'elle contrarie et étouffe l'énergie et l'activité des hommes qui mettent toute leur application et réussissent à promouvoir la civilisation, à procurer le bien-être, à opérer le progrès matériel des peuples. Le divin magistère de l'Église, au contraire, du jour où elle lançait le premier et puissant souffle de cette vie divine qui devait se répandre sur toute la terre, se manifesta toujours comme le plus noble, le plus efficace, le plus intelligent, le plus fécond des gouvernements, sans jamais craindre la concurrence de quelque pouvoir que ce fût dans la création d'hommes vraiment grands, d'hommes vraiment utiles. Et depuis vingt siècles, l'Église accomplit l'apostolat de Charité divine envers tous les hommes sans aucune différence, éclairant et nourrissant leur esprit avec le pain de la vérité, soulevant et reconfortant leurs corps avec les merveilles de la bienfaisance et de la charité qu'elle sait imaginer. Un des hommes prodigieux que l'Église a su susciter dans son sein, un des grands apôtres de la charité du Christ, qui a désormais donné à des millions de chrétiens et de malheureux, science, foi, vertus, pain, assistance, réhabilitation et affection, ce fut D. Bosco.

« L'orateur — poursuit l'*Eco del Littorale* — passe ensuite à tracer un parallèle entre l'œuvre des premiers apôtres du Christ et celle employée par D. Bosco, démontrant comment l'immortel poème de la charité se renouvelle dans les vertus et les œuvres de ce nouvel apôtre, pacifique conquérant d'âmes qui, avec l'aide de l'Auxilia-trice, vainquit toutes difficultés, défia toutes vexations, procédant en toute sécurité non avec la force du vent qui plie et rompt les cèdres du

Liban, mais avec la douce violence du zéphir d'avril, qui passe sur les fleurs, s'empare de leur bonne odeur et en porte au loin les odoriférants et féconds parfums.

« Encore une fois l'Église a démontré en D. Bosco, comment elle seule peut et sait donner au monde la vraie et grande civilisation qui est bien au dessus des merveilles cyclopéennes de nos modernes industries, bien au dessus des sciences expérimentales, des cuirassés et des canons. Elle produit la civilisation et l'éducation parce qu'elle est avant tout la culture des cœurs, l'élévation de la vie morale, le triomphe de la vertu et de la vérité.

« D. Bosco, souverain éducateur, a puissamment coopéré à ce triomphe et l'a perpétué dans l'œuvre qu'accomplissent ses disciples.

Ce n'est pas chose facile de rendre l'impression produite par la rapide, mais si brillante course qu'à ce moment le Docteur Giraudi fait dans l'œuvre immense de D. Bosco, relevant « la miraculeuse multiplication des institutions les plus variées destinées à promouvoir et à réaliser toutes les aspirations les plus légitimes de culture et d'élévation morale, artistique et économique, et expliquant comment l'intuition des temps et la vision des nouveaux besoins de la société constituent le secret magique qui rend sympathique à tous D. Bosco et son Œuvre, coopérant à lui donner cette vie de pénétration prompte et d'expansion merveilleuse qui est une de ses caractéristiques.

« Mais comme dans les grandes aussi bien que dans les petites choses de la vie, nous avons besoin d'une double providence, de la providence invisible du Créateur et de la providence visible des créatures, l'Église chercha toujours à se prévaloir de l'aide des associations pour accomplir sa mission de salut sur la terre. C'est ainsi que D. Bosco voit que pour donner et maintenir toujours plus grand le développement de son œuvre, il lui est nécessaire de demander l'aide moral et matériel de beaucoup d'autres personnes généreuses, et voici que surgit l'Association des Coopérateurs et Coopératrices Salésiens; ils sont un rayon de l'esprit et une palpitation du cœur de D. Bosco. Ils sont les précurseurs, les propagateurs de son esprit; ils sont

les admirateurs, les amis, les soutiens de son œuvre, par la prière, l'exemple, l'action et l'aumône.

« Un jour Notre Seigneur disait: Je suis venu apporter le feu sur la terre et je ne veux rien autre que de le voir allumé!

« Ce feu qui par le Christ brûla dans le monde, est le feu de la charité: et la charité du Christ est une charité active! Et, ainsi termine l'orateur, quand je vous demande l'obole de votre charité pour les œuvres du grand apôtre de la jeunesse, vous démontrez encore une fois à cette heure par le fait que si le divin poème de l'apostolat de la charité que, depuis vingt siècles, accomplit l'Église a trouvé un vaillant champion et un héros immortel en Dom Bosco, nous retrouvons encore en vous qui le continuez ce poème, et vous coopérez à le rendre éternel dans l'Église Catholique...».

— « D. Bosco, éducateur ».

— Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits de la magnifique conférence que tint le théologien D. Caviglioli, archiprêtre de S. Maurizio della Costa, à l'occasion de la Commémoration du Vén. D. Bosco dans l'Établissement Salésien nouvellement établi à Borgomanero.

« A peine le fracas tapageur a-t-il cessé des hommages rendus, l'an dernier, même en Italie, à J. J. Rousseau, lors du bicentenaire de

la naissance de cet homme maquillé en un Galilée ou en un Copernic de la nouvelle pédagogie, et le bruit qui se fait autour de la figure plus monstrueuse que grande du philosophe genevois fait tristement penser à ce que peuvent encore le parti pris et la légende sur l'esprit critique et objectif. Celui, en effet, qui a cherché à manifester sur la scène l'apothéose d'un homme qui n'a jamais élevé ni instruit personne et auquel ses admirateurs les plus fanatiques n'auraient pas reconnu d'aptitudes à diriger une école de village celui-là pouvait émettre un doute sur l'utilité de guenilles étrangères lorsque l'Italie a ses gloires.

« Et là où on aurait fait un peu d'examen, la grande figure du prêtre torinois se serait naturellement présentée comme le type du meilleur éducateur qu'ait possédé l'Italie. Si la caractéristique et le souffle du génie, ainsi que l'observe Vincenzo Gioberti, est de créer, qui donc, plus que D. Bosco, a droit à cette appellation? Il ne s'épuise pas dans les labyrinthes de l'abstraction, mais il élève un grand édifice « la Pieuse Société Salésienne »; il trace, ouvre et



MILAN — D. Albera dans un groupe d'Anciens Élèves ecclésiastiques.

féconde les sillons d'une magnifique pépinière de maîtres. Par là D. Bosco est l'homme le plus représentatif de ce que peut donner le génie italien en fait de pédagogie, et par dessus tout par la source chrétienne de sa mission; et nous savons que la christianisation a délayé et pétri toutes nos traditions spirituelles. Et ce fut la volonté de la divine Providence que D. Bosco s'élevât au-dessus de tous ses contemporains qui laissèrent des traces ineffaçables dans le champ de la pédagogie, et j'ai le cœur réjoui de rappeler tous ceux qui furent prêtres, de Ferrante Aporti à Raffaele Lambruschini, de Antonio Rosmini à l'abbé Rayneri.

« Une fois la grandeur typique de D. Bosco ainsi reconnue, nous sommes en mesure d'arriver à l'essence de son secret éducatif. Il part d'un optimisme très calme, plein de confiance dans les bons germes que la nature dépose dans le cœur de l'homme et que la grâce perfectionne, enrichit et développe. Le développement de ces germes, avec les secours humains de la conviction et le réconfort d'une foi illuminée, fut la ligne maîtresse du programme tracé par Dom Bosco. Les peines et les châtements lui parurent comme des remèdes thérapeutiques qui ne peuvent remplacer les ressources ordinaires d'un bon régime préventif. Il voulut qu'au service de ce système la passion de la jeunesse fut encore ancrée dans le cœur de ses disciples, l'immolation la plus absolue de la vie et de ses aises aux exigences du ministère de l'éducation. Bien peu d'âmes, comme celle de D. Bosco, ont resté dans un fidèle écho la douceur de la voix divine: *Sinite parvulos venire ad me!* Il se mit à la recherche des enfants dans tous les milieux que la vie sociale de son époque lui faisait apercevoir. Pour tous il crut, avec une foi profondément enracinée, que leur élévation ou leur rédemption par les principes immortels du christianisme était chose possible. D. Bosco reste affirmé dans cette pensée et sur les toiles du peintre Rollini et dans le cœur de centaines de mille enfants avec ce sourire ouvert qui était une invitation et une espérance..... D. Bosco, démocratique, sorti d'une pauvre cabane d'humbles laboureurs, se plaçant à l'ombre d'un aristocrate et saint gentilhomme du XVII^e siècle, François de Sales, voilà bien qui démontre la vitalité assimilatrice du catholicisme.

Et certes l'œuvre de D. Bosco fut une des meilleures apologies du catholicisme. L'on était, remarquons-le, en 1850, alors que le Piémont persévérait avec confiance dans la voie des libres institutions. Toute révolution politique, et surtout celle qui veut instaurer sur un monde irrémédiablement tombé les bases de la souveraineté populaire, comporte un bouleversement fatal des jugements. Alors existait le préjugé, habilement exploité, que la religion était liée par tant de réseaux vitaux avec les régimes disparus, qu'elle ne pouvait leur survivre, sinon par une sénile et inféconde rigidité de formes où la vie devait bientôt être tarie. Eh bien! pour dissiper ce préjugé et bien d'autres, un humble prêtre qui n'avait pas la moindre autorité hiérarchique, qui, à ses débuts n'était pas même connu de ses supérieurs eux-mêmes, entra, en pacifique conquérant, dans la zone la plus débattue des influences sociales, c'est-à-dire, dans le champ de l'éducation. Ce fut une victoire morale, non inférieure aux trophées politiques

de l'époque. Et ainsi, puisque c'est le propre de la Providence de susciter les saints suivant les besoins des temps, à cette époque qui appelait aux nouveaux essais de la civilisation des caractères libres et conscients, D. Bosco répondit en faisant passer dans les âmes de ses jeunes gens cette liberté et cette connaissance chrétienne qui est l'arôme des vertus civiques. Aussi, et il faut avoir le mérite de le reconnaître, l'œuvre de D. Bosco, née et grandie à Turin en ces temps troublés où le maintien, le décorum de la vieille capitale du Piémont était bouleversé par les vents de toutes les compétitions, et où la politique était le dénominateur commun de toutes les attitudes publiques, l'œuvre de D. Bosco, dis-je, fut absolument apolitique...

« Et aujourd'hui encore si quelqu'un demandait *a priori* quelle opinion politique peut prévaloir dans l'énorme masse des élèves élevés dans les écoles salésiennes, nous regarderions la demande comme intempestive et hors de propos. Nous pourrions seulement répondre ceci, à savoir: que les élèves des Salésiens, si le vice n'a pas suffoqué les bons germes qui ont mûri dans leur éducation, doivent être de bons chrétiens et par là même, de bons citoyens, et nous ne saurions les envisager sous un autre aspect. De ce système dérive aussi la très particulière affection qui persiste dans tous les Anciens Élèves pour leurs éducateurs; les élèves enrolés dans les Établissements de D. Bosco, ne prennent jamais leur congé: sortant des rangs, ils s'inscrivent dans les cadres de réserve.

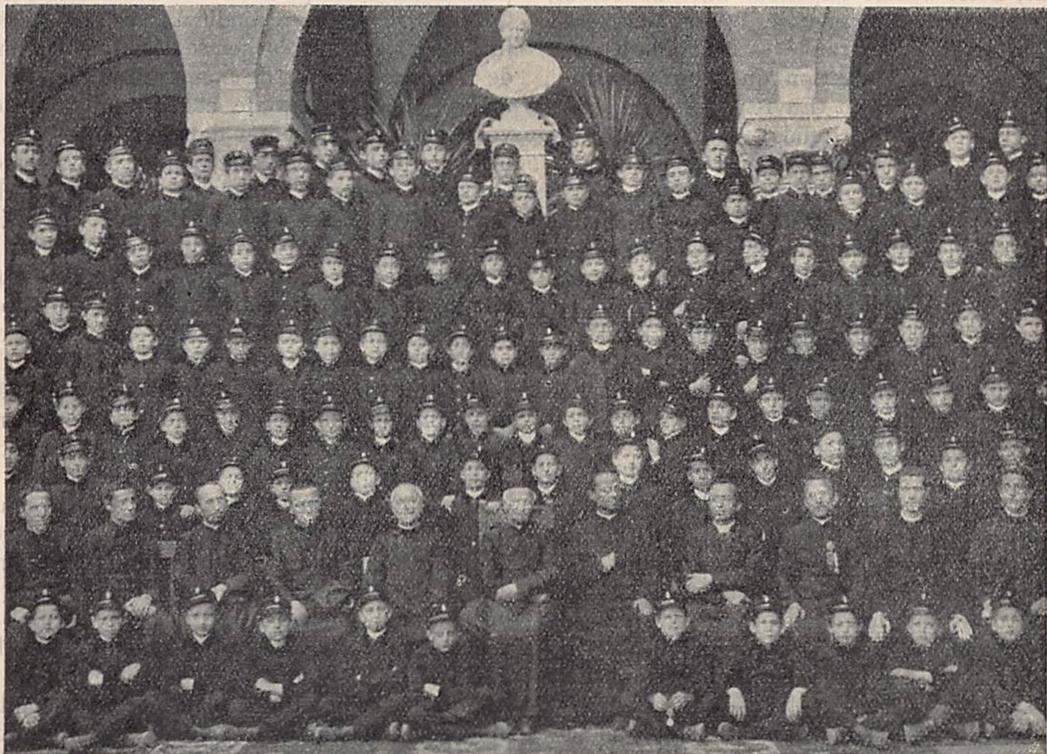
« D. Bosco comprit l'esprit de son époque en assumant tout d'abord le devoir de répandre la culture populaire. Dans sa sage intuition il pressentit que, les responsabilités des classes populaires étant augmentées, elles devaient parallèlement en élever le niveau moral et le niveau intellectuel. Pendant que tant d'autres se laissaient aller aux plaintes, il devina l'utilité qui pouvait sortir de la presse et il commença avec un grand zèle et très résolument ses chaînes et collections d'œuvres populaires. La pile et la vapeur qui révolutionnaient les arts mécaniques s'élevaient comme autant de géants à l'horizon et il transforma l'enseignement rigide des vieux programmes et l'adopta aux écoles professionnelles. La culture classique elle-même, qui est encore l'instrument le mieux adapté aux études, il la rendit accessible aux classes populaires par ses établissements scolaires ouverts un peu partout, ses bibliothèques d'écrivains italiens, latins, grecs et français, par son amas de livres classiques à prix très réduit.

« Et tandis que l'enseignement public compliquait ses organes, la forge ou plutôt le moteur de tout le mouvement salésien de culture était

l'Oratoire du Valdocco, où tout était concentré entre les mains d'un modeste prêtre entouré d'un fort groupe d'enfants et jeunes gens se pressant autour de sa soutane, et d'où les aides étaient de jeunes clercs ou des prêtres ordonnés tout récemment, lesquels collationnaient les textes et préparaient les éditions des poètes les plus fameux au milieu des très prosaïques occupations de l'assistance à la cuisine et au dispensaire ou vestiaire. L'Histoire Salésienne, pour se couvrir d'héroïsme n'a pas besoin de se perdre dans la légende; non, Messieurs, elle est un chapitre de l'histoire contemporaine... ».

même davantage, car il fut plus qu'un précurseur, il fut un initiateur de toutes ces formes d'assistance que la politique sociale a mises en exécution, comme par exemple, celles de l'émigration, des Patronages, etc., etc.

— « L'homme, l'œuvre, le génie et la sainteté de D. Bosco ». — Tels furent les points développés par D. Vismara à la séance de Commémoration qui se fit, il y a quelques mois, dans la grande salle du Patronage tenu par les Filles de Marie Auxiliatrice à Turin. Par des citations, des comparaisons, des révélations intimes des grands mystères que Dieu opère dans



MILAN — D. Albéra au milieu des étudiants de l'Institut S. Ambroise.

« L'Œuvre Sociale de D. Bosco. — Commémoration tenue par l'Honorable Degli Occhi à Novare.

A l'occasion de la bénédiction d'une bannière qu'offraient à l'Institut Salésien les Dames de Novare et que daigna bénir Mgr Gamba, évêque du diocèse, l'Honorable M. Degli Occhi, député d'Affari prononça un admirable discours sur l'œuvre sociale de D. Bosco, L'orateur démontra comment les grands hommes ont la conception de l'unité de vie: ce sont des hommes providentiels, ce sont de grands idéalistes: or D. Bosco a réuni ces trois caractères. Il a été

le cœur des saints, l'orateur transporta l'auditoire, composé en grande partie d'anciennes élèves, dans des atmosphères sereines « où l'on ne connaît ni la tromperie ni la dépravation, où l'on respire seulement et ardemment la charité divine, l'héroïsme sublime, l'humilité la plus profonde et la plus haute ». Il termina en célébrant la gloire du Vénérable et en souhaitant que bientôt l'Église sanctionne le vœu de milliers d'âmes....



Un récent voyage de D. Albéra

De Rome où D. Albéra s'était rendu pour saluer le Très Saint Père, l'Éminent Cardinal Protecteur de la Pieuse Société Salésienne et d'autres Eminents Cardinaux et Prélats, et pour assister à la clôture des fêtes jubilaires à l'occasion du XXV^e Anniversaire de l'érection de l'église du Sacré-Cœur, notre vénéré Supérieur tint, au retour, à visiter un certain nombre de nos Maisons et à constater, à sa grande satisfaction, le bien qui s'y fait et l'affection que l'on a partout pour D. Bosco et son Œuvre.

Le 14 juin, il se rendait, accompagné de D. Barberis, Directeur Spirituel de la Congrégation, à l'Établissement de *Villa Sora* à Frascati, où il célébrait la Messe de communauté et recevait l'accueil le plus affectueux des nombreux élèves. C'était alors le tour de *Genzano* où le bon Père passait l'après-midi au milieu des siens. Le soir, il était de retour à Rome.

Deux jours plus tard, il était à *Macerata* où pendant son séjour trop court il reçut et fit de nombreuses visites; il eut le plaisir d'y rencontrer un fort groupe d'Anciens-Élèves qui s'y étaient donnés rendez-vous à l'occasion de la visite de D. Albéra.

Le Rév. Supérieur consacre la journée du 18 à *Gualdo-Tadino* et en part le soir pour *Trevi* où il célèbre le lendemain la Messe de communauté et reçoit les témoignages d'affectueux respect d'une foule de Coopérateurs.

Tandis que D. Barberis allait visiter l'Établissement d'*Alvito*, D. Albéra se dirigeait avec D. Conelli, inspecteur de la Province Romaine, vers *Caserte* où il arrivait dans la soirée aux sons de la musique municipale et des chaleureux applaudissements des enfants et d'une foule compacte de peuple.

Le lendemain 21, on fêtait avec la plus grande pompe la solennité de S. Louis de Gonzague. Dans l'après-midi une belle séance musico-littéraire réunissait dans la grande salle trop petite de nombreux Coopérateurs et Bienfaiteurs de l'Œuvre. Le soir même D. Albéra partait pour *Naples* où de touchantes manifestations lui furent prodiguées au cours de son bref séjour. C'est à peine s'il put trouver quelques heures libres pour aller saluer S. Ém. le cardinal Prisco, archevêque de Naples, le baron J. Ca-

relli, les ducs Patrizzi et d'autres illustres bienfaiteurs de l'Œuvre de D. Bosco. Notons que dans l'après-midi il fut reçu au Palais communal S. Jacques par M. le Syndic, Sénateur del Carretto et les membres de la Junte. Il en repartait le soir pour *Castellamare di Stabia* où l'attendaient à la station, malgré l'heure tardive, les personnalités les plus en vue de la ville. Au Collège, D. Albéra répondit à l'adresse qui lui fut lue par le Directeur, en se déclarant heureux de toujours recevoir de bonnes nouvelles de la maison de Castellamare et en souhaitant de voir toujours augmenter dans les jeunes élèves la bonne volonté de correspondre aux soins de leurs Supérieurs. Le lendemain, après la célébration de la Messe de communauté, D. Albéra reçut de nombreuses visites de Coopérateurs et Coopératrices, plusieurs Supérieurs d'Instituts religieux, etc. Il accueillit aussi avec une paternelle affection une délégation d'Anciens Élèves qui lui furent présentés par M. l'avocat D. Felice. Le soir, grande et surtout cordiale fête de famille dans la vaste cour de l'Établissement.

Le 25 juin, au matin, D. Albéra retournait à Rome pour quelques heures seulement et à 6 h. 05 il se dirigeait sur *Milan*. Il était dans cette ville le 26, attendu à l'Établissement par une véritable foule de Coopérateurs et d'amis des Œuvres Salésiennes, bien que son arrivée fut à peine connue même des élèves. Oh! la belle démonstration, ce même soir, dans les salles de l'Institut S. Ambroise. Une page entière ne suffirait pas pour citer les noms des personnalités illustres, ecclésiastiques, civiles et militaires, qui tinrent à saluer notre Vénéré Supérieur Général.

Le 27, de nombreux Bienfaiteurs et amis de l'Œuvre, parmi lesquels les élèves du Grand Séminaire, se trouvaient réunis dans l'église S. Augustin où vers 9 h. 1/2 D. Albéra célébrait le saint Sacrifice. Vers 11 h. eut lieu l'assemblée des Prêtres, Anciens Élèves, au cours de laquelle on échangea bien des idées relativement à la diffusion de l'Œuvre et à l'achèvement des travaux de l'église S. Augustin. D. Albéra, avant de quitter Milan, insista beaucoup pour que l'on reprît sans retard les travaux, mettant toute sa confiance en Dieu et dans la générosité des Coopérateurs....



RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Parmi deux Tribus Indigènes.

(Lettre de D. Dominique Milanésio)

Junin de los Andes, 21 mai 1913.

Très vénéré D. Albéra,

Je suis rentré d'une visite aux *toldos* (campements) des tribus indigènes qui ont pour Cacique *Painefilu* (1) et *Pilquiman*; et ayant un peu de temps devant moi, je le mets à profit pour vous écrire deux lignes.

Le cacique *Painefilu* m'avait prié avec beaucoup d'instances de me rendre à sa *tolderia* pour y présider un *Camaruco*; et j'y consentis bien volontiers, trouvant là une bonne occasion pour donner à cette cérémonie jadis entièrement payenne une ébauche de caractère chrétien, n'ayant pas la possibilité de la déraciner en aucune manière; mais le temps ne me permit d'arriver qu'au dernier des trois jours du fameux *Camaruco*. 140 à 150 personnes, entre hommes et femmes sans compter les enfants étaient accourus à l'invitation du cacique *Painefilu*. Chacun de ces trois jours, les intervenus se divisaient, dès le matin, en deux bandes; d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, et à un signal du cacique qui, en cette circonstance, revêtait le caractère de grand-prêtre, tous se mettaient en mouvement, commençant leur danse en même temps qu'ils chantaient, accompagnés par un singulier instrument formé d'une longue canne qui se terminait en une corne de bœuf. Le chant n'est qu'une émission syllabique de la voix, qui donne pour ainsi dire cette cantilène en ton de *fa*: — *Fa, fa, fa, do; fa, fa, fa, do*, etc.

Lorsqu'il s'agit du *Camaruco* araucanien, hommes et femmes dansent séparément en deux groupes distincts, tenant le corps droit, les mains collées aux flancs, mouvant un peu

les pieds et marchant très lentement. Dans leurs autres danses de divertissement, ils dansent par couples comme les Européens dont ils ont pris la manière.

Après quelques tours, le cacique intime aux danseurs de s'arrêter, et alors commencent les *parlamentos*. Tous prennent un aspect sévère et silencieux, tandis que le cacique ou quelque autre chargé par lui, se met à parler, attirant tout d'abord l'attention générale, puis aussitôt rappelant, l'un après l'autre, les bienfaits de Dieu (*Grie-che*). Bien que la forme ne soit pas toujours la même, le fond du discours ne varie pas.

— Rappelez-vous, disent les orateurs, que nous sommes tous les fils d'un même père qui aime tendrement ses enfants, et tout ce que nous avons nous vient de ses mains. Notre vie, notre épouse, nos enfants, les animaux, les brebis, les chèvres, les chevaux, les produits de la terre sont ses propres dons. Il est bon, et ce Père aimant nous envoie la pluie afin que les pâturages soient très fournis et que nos animaux ne meurent pas. Que serait-ce de nous s'il ne nous donnait pas la pluie en temps voulu? Certes, tous nos animaux mourraient, toutes nos récoltes périraient, et alors, nous et nos enfants, nous courrions le très grand danger de mourir de faim...

À cet endroit du discours, la multitude prononce quelques paroles d'approbation. Puis, le silence s'étant rétabli, un second et un troisième parlent encore plus ou moins des mêmes choses, mais ils traitent toujours de choses temporelles. Jamais, ils ne rappellent les immenses bienfaits de la grâce de N. S. Jésus-Christ, de l'âme immortelle et des biens éternels. Et cependant quel grand progrès s'est accompli depuis quelque temps!

Ainsi que je vous l'ai dit, le *Camaruco* dure trois jours pendant lesquels se renouvellent les mêmes cérémonies matin et soir. Durant ce temps, tous observent une sobriété exemplaire dans le manger et le boire, mais aussitôt la solennité finie, quelqu'un des Indiens (jadis, c'étaient tous!) s'abandonne encore à la boisson et donne ainsi occasion à des querelles et de sanglantes rixes qui s'échangent avec la plus

(1) *Paine* indique la couleur céleste; *filu*, la vipère. En conséquence *Painefilu* équivaut à vipère de couleur céleste.

grande facilité mais aussi avec la plus sauvage brutalité.

Il n'en est pas ainsi des femmes. Bien que quelques-unes boivent encore un peu trop, la plus grande partie se montre d'une extrême réserve. Pour en arriver là, il semble qu'elles y soient amenées, outre que par le respect de leur honneur, par ce qu'elles se trouvent ainsi prêtes à empêcher tout malheur dans les rixes qui s'élevaient entre les hommes. L'indien, quand il est ivre, se laisse facilement entraîner par un instinct brutal et il est alors capable de blesser et même de tuer son adversaire. Mais les femmes se sont déjà donné le mot d'ordre et sans que l'homme s'en aperçoive, elles lui enlèvent son couteau et les autres armes qu'il porte d'ordinaire sur lui. C'est l'expérience qui leur a enseigné ce moyen, et, de fait, il a empêché bien des malheurs.

Au moment où j'arrivais au *toldo* de *Painefilu* deux indiens ivres étaient précisément sur le point d'en venir aux mains, mais huit femmes accoururent promptement et elles réussirent à les séparer de manière qu'il ne leur fut possible de se rencontrer que le lendemain alors que les fumées de l'eau de vie ne leur montaient plus à la tête.

Grâce aux prédications des Missionnaires, les *Camarujos* vont en s'améliorant. Dans quelques-uns on évoque déjà les noms de Jésus-Christ et de sa tendre Mère, et les Caciques, ayant été maintes fois avertis après les affreuses orgies qui consacraient la fin des fêtes, sont heureusement parvenus à faire d'excellentes réformes. C'est ainsi que l'on peut souvent déjà voir presque tous les indiens retourner à leurs cabanes, calmes et sereins, comme lorsqu'ils les avaient quittées. Nous espérons que, les Missionnaires augmentant en nombre, le *Camarujo* en arrivera sous peu à devenir une cérémonie de caractère purement religieux sans l'ombre de la moindre superstition et sans la plus légère intempérance.

J'arrivai donc au *Toldo* du cacique *Painefilu* le 24 avril, vers le soir; j'étais accompagné par un jeune indien de quatorze ans. Dès que *Painefilu*, qui tout comme moi atteint 70 ans, connut ma présence, il s'empressa de sortir de sa cabane et me tendant la main:

— Bonsoir, me dit-il, sois le bienvenu parmi nous. Comment s'est effectué ton voyage?

— Cher *Painefilu*, lui répondis-je, mon voyage n'a pas été sans quelques ennuis et inconvénients, car à environ un mille d'ici ma voiture s'est renversée à un passage difficile et j'ai été violemment précipité à terre.

— Et tu ne t'es pas fait mal?

— Non, grâce à Dieu! non ou presque rien,

une simple luxation aux deux bras, avec de légères excoriations. Ce n'est rien, ce n'est rien: Passons à autre chose. Es-tu content de ton *Camarujo*?

— Très content! Il est vrai que la pluie nous l'a un peu ruiné, mais, considérant que la terre était trop sèche, nous avons sujet de nous en réjouir. Du reste tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait et avec les plus grandes convenances.

— Mais, cher *Painefilu*, ta famille et toi, n'auriez-vous pas bu, durant le temps du *Camarujo*, la moindre bouteille d'eau-de-feu?

— Pas même une goutte; *putuculan, re putuculan inché!*

— C'est parfait, et ta conduite me fait grandement plaisir; tâche d'être persévérant, de ne pas trop boire et surtout de ne pas t'enivrer durant les *Camarujos*.

— Merci, mon bon ami; je me souviendrai de tes excellents conseils.

Après une sommaire réfection je me dirigeai vers une pauvre hutte qui se trouvait à l'extrémité du campement.

— Mais s'il vient à pleuvoir, me cria *Painefilu*, tu seras tout mouillé, tout trempé, car le toit en paille est complètement ruiné, les murs sont détruits et le vent y entre comme chez lui!...

Dès le lendemain je commençai à instruire les quelques indiens qui séjournèrent encore là depuis la clôture des fêtes, et j'en baptisai une quinzaine. Je visitai ensuite quelques groupes, prêchant trois ou quatre fois par jour en langue indienne, me faisant aider en cela par un valetueux interprète nommé *Paila-lanquen* (ce qui signifie: *sur les rives du Lac*).

Je reçus partout le meilleur accueil: les familles indigènes m'apportèrent leurs tout petits enfants pour les faire baptiser, et mon jeune catéchiste de quatorze ans, servit de parrain 64 fois sur les 78 baptêmes que j'administrai.

Il est regrettable que le temps pluvieux et froid et les rivières grossies et débordantes m'aient contraint à précipiter mon retour! Je me contentai donc de baptiser les tout petits, renvoyant les adultes à une occasion plus propice où je pourrai les mieux instruire et les préparer plus efficacement à une vie chrétienne.

C'est là, bien-aimé Père, tout ce que je voulais vous relater pour cette fois. Je vous promets de vous envoyer bientôt d'autres nouvelles, ne serait-ce que pour faire plaisir aux chers lecteurs du *Bulletin*. Bénissez-moi, vénéré Père, et croyez-moi toujours votre très affectionné fils en Notre Seigneur.

D. DOMINIQUE MILANESIO,
Missionnaire Salésien.

Pour l'assistance religieuse dans un centre qui donne de grandes espérances.

(Lettre de M. l'Inspecteur Salésien D. Luis Pe-
demonte).

Viedma, 1er mai 1913.

Très vénéré D. Albéra,

La Patagonie, que vous avez visitée, il n'y a pas encore de nombreuses années, continue sa marche rapide et sûre sur la voie de la civilisation et du commerce. Il est donc absolument nécessaire d'augmenter toujours plus le nombre des Missionnaires en ces terres pour l'assistance religieuse des nombreux centres qui s'y forment continuellement.

La région, dénommée jusqu'ici *Saco San Antonio*, est une magnifique anse que forme l'Océan Atlantique, quasi au 41° degré de latitude sud, sur la côte baignée par les eaux du fleuve *San Matia* à environ 100 Kilomètres au sud de la vallée du majestueux Rio Negro. Autour du bassin maritime s'élève, comme en forme d'amphithéâtre, un plateau qui va croissant de 50 à 500 mètres; la bouche d'entrée de l'anse regarde le sud-ouest, de manière que la partie saillante sud-est, appelée *Pointe Villarino*, la défend parfaitement contre les violents courants aériens très funestes en ces régions; et elle offre ainsi un précieux asile aux bâtiments de tout genre, car elle a une profondeur de plus de cinquante brasses. La superficie entière des terrains environnants peut être évaluée à près de cinquante Kilomètres carrés.

C'est à l'extrême point-est que s'est fondée la première bourgade dite de *San Antonio Este*; il y a un bureau télégraphique et un quai de débarquement; il semble que c'est là que l'on établira les bureaux et la station-terminus du chemin de fer projeté par l'importante entreprise *Ferro Carril* du Sud qui se prépare à construire un port d'exportation pour les fruits que l'on recueille sur les rives du Rio Negro, de Conessa au Neuquen. Et cependant Mrs Peirano, les premiers et entreprenants commerçants qui ont su comprendre l'heureux avenir du *Saco San Antonio*, ont préféré établir leurs magasins sur la rive-ouest de l'anse, s'éloignant un peu de la *Pointe Delgado*, et où peuvent parvenir d'assez forts navires aux heures de haute marée. Et il est très impressionnant de voir tous les jours vers onze heures, défilér différents vapeurs d'une capacité de plus d'un millier de tonnes de déplacement, là même où quelques heures auparavant on pouvait marcher sur un sable très sec. À cet endroit la mer a un flux de plus de huit mètres.

Tout autour des établissements Peirano qui font des affaires d'or il s'est élevé en peu de temps d'autres maisons, et tout dernièrement le Gouvernement a décidé de construire dans les environs de la *Pointe Delgado* un port d'exportation pour l'importante ligne ferrée qui du Golfe doit s'étendre jusqu'aux pieds des Andes à travers les fertiles vallées de *San Carlos de Bariloche*, près du lac de *Nahuel-Huapi*.

Depuis trois ans, le port de *San Antonio* a pris un développement extraordinaire qui se multipliera encore lorsque la ligne de chemin de fer atteignant déjà quatre cents Kilomètres, se prolongera de plusieurs autres centaines.

La population est actuellement peu nombreuse: on ne compte que 1200 habitants formant une centaine de familles.

L'avenir de *San Antonio* s'annonce donc prospère sous le rapport commercial, malgré le manque d'eau potable, mais cette privation va bientôt cesser car on étudie actuellement un projet de canalisation qui fournira en abondance l'eau tant demandée.

Et toutefois ce pays n'a pas encore l'assistance religieuse qui lui est absolument nécessaire et cependant bien qu'ils vivent d'une vie purement commerciale, nous avons pu, D. Veneroni et moi, admirer la bonne volonté de ces habitants. Nous nous y sommes arrêtés pendant sept jours complets, du 7 au 14 mars.

De Viedma l'on se rend à *San Antonio* en automobile, par des sentiers très étroits, qui font valoir la force de résistance et la supériorité des machines employées. Les immenses plaines patagoniennes présentent en ce moment un aspect des plus attristants; il y a plus d'une année qu'il n'a pas plu, et la stérilité rend affreux à voir ces mêmes lieux qui, en bonne année, fournissent d'abondantes pâtures à plus d'un million de bétail.

La famille de M. l'Ingénieur-chef nous accueillit avec la plus grande cordialité. Nous nous sommes trouvés vraiment en famille.

Le samedi 8, tous savaient notre arrivée, et tous se dirigeaient vers une grande cabane que la Direction de la voie ferrée avait transformée en chapelle. Nous nous empressons de saluer les différentes autorités du pays et nous nous mettons à l'œuvre.

Deux Messes sont dites le dimanche, et l'assistance est grande, nous distribuons même un certain nombre de communions. L'Évangile est lu et expliqué, puis l'on annonce le catéchisme quotidien à 4 heures de l'après-midi....

Cette réunion du Catéchisme fut des plus consolantes; chaque jour nous eûmes de 35 à 45 garçons et filles qui mirent toute leur bonne volonté à étudier les notions principales et les

prières de notre sainte Religion, à apprendre quelques cantiques. etc. Le dernier jour, ils donnèrent une séance-tournoi de catéchisme à laquelle assistèrent les pères et mères de famille. Chaque jour aussi, nous inscrivions sur un petit registre les noms de ceux qui s'étaient présentés, et nous faisons une distribution de livres, d'objets de piété et de gâteaux. Un Ancien Elève de notre Maison de Buénos-Ayres, actuellement commerçant ici, M. Joseph Ortega, nous prêta le plus précieux concours dans cette belle entreprise, ainsi que Madame de Tei, originaire de Turin, maîtresse d'école et dévouée servante de Marie Auxiliatrice ; elle voulut bien consacrer toutes ses heures libres à l'instruction religieuse des petites filles. Oh! comme elle est efficace cette instruction de la doctrine chrétienne! Quelques enfants, véritables gamins, qui tout d'abord n'écoutaient pas les explications et même allaient jusqu'à en rire, devinrent édifiants, pieux, et même ils nous furent de zélés collaborateurs.

Le désir d'entendre les Missionnaires se fit encore plus vif au fur et à mesure que nous prêchions, et certains des habitants qui n'étaient pas trop passionnés pour l'église et ses commandements, nous demandèrent de faire une conférence sur un thème social, nous offrant le local même de leur club. Calculant que le mardi était pour nous le seul jour disponible, nous le choisissons et nous fixons à 8 h 1/2 du soir cette conférence sur : Un voyage à travers la Palestine. L'invitation fut vite connue, et à l'heure indiquée, la salle était remplie d'une foule bien disposée à suivre le pieux pèlerinage aux Lieux Saints, et nous eûmes le bonheur de faire

connaître de notre mieux quelques unes des merveilles accomplies par la bonté de Dieu en ces terres sanctifiées par les Prophètes et surtout par notre Divin Sauveur Jésus-Christ par sa vie, sa prédication et son sang. Tous les assistants se montrèrent satisfaits; le bien que l'on attendait des Missionnaires était peu de chose, sans doute, mais il fut obtenu. Que le Seigneur nous accorde de pouvoir faire davantage.

Cette réunion si heureusement réussie m'encouragea à inviter à une autre séance les principaux commerçants et les autorités locales pour les entretenir d'abord d'une église à construire et plus tard d'un établissement salésien. Tous furent d'accord sur ces deux points, et l'on décida que l'Ingénieur Jacobacci tracerait les plans et devis. Notre cher confrère D. Veneroni se tiendra en relation avec la Commission nommée ce jour même et invitera Mgr Costamagna à la bénédiction et à la pose de la première pierre.

Comme vous le pouvez constater, très vénéré Père, voilà une nouvelle preuve de la nécessité de venir en aide à vos fils de la Patagonie, en y envoyant de nombreux Missionnaires. Que le Seigneur exauce nos vœux! Qu'il donne à beaucoup de Salésiens la vocation de l'apostolat en ces terres et aux Coopérateurs l'inspiration de nous venir en aide pour pouvoir accomplir, dès maintenant et autant que nous le pourrons, une œuvre si importante et d'une nécessité absolue.

Croyez-moi, très aimé Père, votre tout dévoué fils en N. S. J. C.

D. LOUIS PEDEMONTE,
Missionnaire Salésien.

Une visite à Cuzco

Conditions des Indiens. - Simplicité, foi et abnégation chrétienne.

(Extrait du journal de Sœur Clélie Genghini, des Filles de Marie Auxiliatrice).

30 juin 1912.

Nous prenions le train à 1 h. de l'après-midi, pour arriver, quand il plairait au Seigneur, à Cuzco: nous partions d'une station pauvre et isolée perdue dans les rochers qui servent de frein à l'Océan. Au bout d'une demi-heure, nous nous trouvions sans nous y attendre le moins, dans une plaine de sable éblouissant, et toujours roulant nous suivions la limite fixée au Pacifique par les écueils couverts d'écume et les bancs de sable cristallin.

Mais déjà apparaît l'Océan; déjà s'aperçoit le long serpent de fer qui s'entortille entre monts et monts, et à l'air calme, même doux, du terrible port de Mollendo succède le vent froid de la montagne. Chacune de nous éprouve une autre sensation dans son équilibre physique et se livre à un repos de la vue et du cœur comme dans un tranquille sommeil. Le soir à 7 h. nous arrivions à *Aréquiça*, première halte, et nous y arrivions, comptant bien y passer la nuit comme dans notre maison.

Et de fait, à la station nous attendaient deux voitures, quelques bonnes dames dont plusieurs jeunes, vraiment anciennes élèves de Chieri, et un prêtre salésien. Nous nous dirigeons en leur compagnie vers les excellentes Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et Marie. Pauvres religieuses!

1er juillet.

Nous nous levons à 4 h. $\frac{1}{2}$ pour pouvoir assister à la sainte Messe et à 7 h., nous sommes à la station, reprenant notre voyage. Un brave officier nous choisit un poste commode et tranquille et il use à notre égard des plus délicates attentions. De 7 h. du matin à 6 h. du soir, ce n'est qu'une continuelle ascension à travers rocs et monts dépouillés de toute végétation, et une vue continue de pentes, de ciel, de panoramas etc. Les petites et rares stations sont formées d'une cabane faite de boue et de pierres, d'une banderole qui flotte au gré du vent, et d'un indien métis qui fait fonction de chef de gare.

Et puis, du silence, de la solitude, des nuages et du soleil; quelque animal paissant çà et là; quelque être humain qui vit seulement pour lui et ses rares compagnons d'exil. Nous nous arrêtons à *Juliaca*. dans un hôtel... que l'on dit de premier ordre, mais qui est tout autre.

Juliaca est un centre de 7 à 800 âmes, presque toutes de la race Indienne-Péruvienne, population paisible et tranquille qui ne connaît que sa propre destinée misérable et la Croix du Sauveur, près de laquelle elle se recueille pour trouver défense et réconfort.

2 juillet.

Nous avons toute commodité de dormir... au milieu des souris en fête, et de nous lever enfin pour assister à la Sainte Messe dans la petite chapelle voisine des PP. Franciscains, les dévoués missionnaires de ces solitudes. Il n'y a que nous, quatre autres femmes et deux pauvres hommes qui se lamentent à haute voix près de leur Jésus attaché à la colonne de la Flagellation.

Nous étant restaurées au spirituel et au corporel, nous nous rendons vers 9 h. $\frac{1}{2}$ à la station, accompagnées d'une bande d'enfants heureuses de porter nos bagages pour avoir une médaille de Marie Auxiliatrice ou un scapulaire du Sacré Cœur.

Le voyage s'effectue dans la même bonne compagnie d'hier, et toujours serpentant dans la montée, nous arrivons à la plus grande hauteur atteinte par la voie ferrée, à 4470 mètres au-dessus du niveau de la mer. Tous, nous ressentons, qui plus, qui moins, la difficulté de respirer, une espèce de vertige dans la tête et

comme un bouleversement dans le sang, mais, quand le train s'arrête, précisément au point culminant, nous revenons tous à la vie et nous nous approchons des fenêtres du wagon pour contempler la nature exposée à nos regards. Quelle beauté! Quelle variété et que d'enchantements! Ce même mont a de 120 à 125 teintes, du blanc adamantin au noir charbonneux; les gradations du vert, du rose, du jaune sont étonnantes!

Tous les minéraux semblent s'être réunis là pour donner une idée d'eux-mêmes et offrir un musée naturel de richesses infinies. L'autre mont tout auprès fait étalage d'une aussi grande beauté, et les vallons, et les ravins, et les précipices aussi bien voisins qu'éloignés, avec toutes leurs particularités végétales et leurs irrigations si fraîches et si limpides donnent au panorama un charme qui fascine. Un de nous voudrait prendre une poignée de cette neige gelée là-haut; un autre descendrait et mettrait le doigt dans ce courant en ébullition là-bas; celui-ci irait sautant à travers les rochers; celui-là pourrait arriver à cette esplanade où brebis et moutons gambadent et courent en compagnie des *llamas* (1).

Hélas! personne ne réussit à exécuter son plan, car le train siffle et reprend sa course, descendant peu à peu par d'autres pentes de monts taillés sans pitié mais avec une grande maestria par un esprit aventureux et hardi, et un capital de millions sans nombre.

A 5 h. $\frac{1}{2}$ de l'après-midi, nous étions à *Sicuani* et nous y passions la nuit.

3 juillet.

L'église paroissiale, me dit la Mère-Vicaire, est du même style que celle de Sainte Hélène en Terre Sainte, ce qui indique que ce pays est un des plus avancés dans la civilisation et la religion. Le curé est un très bon prêtre, instruit, zélé, plein de vie et d'espoir, mais il est seul dans son vaste champ et obtient ce qu'il peut de ses indiens baptisés, mais d'une grande simplicité.

Ici également durant la sainte Messe, les gémissements et les soupirs ne manquent pas de la part des rares personnes qui viennent devant leur Jésus flagellé, pour lui narrer toutes les injustices des durs patrons et maîtres sous la domination desquels se trouvent ces pauvres gens!

Mais il est déjà huit heures et il nous faut songer à retourner à la station et continuer notre voyage. Aujourd'hui nous n'avons plus la pluie fine d'hier qui vous pénètre dans les os avec le

(1) Le *llama* est une espèce de Guanaro vivant sur ces terres.

vent mordant de la montagne, mais bien un soleil splendide qui donne une glorieuse vie à toutes les choses. En regardant par la fenêtre ouverte, que voit-on? Toujours des sommets et des précipices; toujours des rocs et des vallons, continuellement des colosses de pierres et des fleuves de cristal! Qui veut observer attentivement le panorama ne finit pas de manifester son admiration devant tant de merveilles. Oh! combien ce royaume est beau et chéri de l'Indien péruvien! Oh! ces bons Indiens modestes, respectueux, doux de caractère et pleins de gentillesse naturelle dans leur beau costume aux couleurs éclatantes et aux formes bizarres!

A l'une des petites stations assez rapprochées de *Cuzco*, il y a un bazar d'articles de tout genre: travaux de terre et d'aiguille, exécutés par les indiens eux-mêmes qui, pour ne pas perdre de temps filent et tissent, à leur mode, la laine des *llamas* et des *vicuña* (le vicuña est plus apprécié que le *llama*). Il n'y a pas seulement que les femmes à faire ce travail, mais encore les hommes toujours chargés du poids qui doit sur leurs épaules leur rappeler à tous leur devoir d'être soumis aux autorités...!

A partir de cette petite station on aperçoit un plus grand nombre de pauvres cabanes et de misérables huttes sur lesquelles se voit toujours la Croix, artistiquement confectionnée par les Indiens qui l'adorent ainsi, car il se trouvent, par suite de leur éloignement, privés des Tabernacles Eucharistiques et des églises catholiques.

Deux stations plus loin, nous assistons, pour ainsi dire à la volée, car le train fuit toujours à bonne rapidité, à une cérémonie religieuse indienne. Tous ont leurs vêtements de gala où les couleurs dominantes sont le rouge, le jaune et le vert. Ils se lèvent tout d'un coup de dessous l'ombrage frais des arbres de la forêt; ils s'en vont, tout en dansant, près des gerbes de grain coupé; ils montrent une Croix ornée de fleurs et de feuilles, et une bannière colorée à leur fantaisie. Ne serait-ce pas la fête de la reconnaissance envers le bon Dieu qui a béni le travail du pauvre!?...

La scène a disparu, et nous nous approchons du fameux *Cuzco*, but de nos pas pour le moment, et centre des aspirations patriotiques ainsi que des souvenirs de la patrie péruvienne. A la nuit tombante nous arrivons à la station de *Cuzco* où nous attendent nos chères compagnes avec leurs deux cents élèves et toute une population très curieuse sans doute, mais fort bonne.

Nous passons du train dans un tram et de celui-ci à l'Établissement, à travers les acclamations et les cris les plus enthousiastes, parcourant des rues caillouteuses et vieilles qui

nous rappellent celles de la Capitale du *Matto Grosso*.

Nous entrons dans la Maison.... la maison de Pizzare, tout simplement, de Pizarre, le premier conquérant espagnol du Pérou! une maison donc qui peut compter ses 300 ans et plus de vie historique et orageuse!

4 juillet.

Une fois à *Cuzco*, vous ne l'ignorez pas, on ne perd pas son temps, et l'on travaille; mais aux moments de conversation et de récréation, de quoi peut-on s'entretenir, sinon des originalités si bizarres de l'endroit, accueillant toutes les explications comme elles sont données, confusément, à la course, comme si elles descendaient des nuages en flocons de neige?

Les esprits des Péruviens abondent encore et toujours en souvenirs patriotiques. Ils racontent, racontent et ne s'arrêtent jamais, passant d'un sujet à un autre, sans la moindre désunion entre les idées; et qui les écoute reste comme enchanté, et il rit et pleure avec eux, comme un lecteur passionné d'un séduisant récit. Quelle est triste la tragédie des Incas, des Empereurs du Soleil qui firent de l'Indien Péruvien un moine parfait d'obéissance, d'humilité, du travail et de la pauvreté quasi évangélique; et de l'Empire du Pérou le véritable siège de l'ordre.

Nous sommes au souper, et l'on entend la cloche de la tour; elle annonce l'*Angelus* et le *Requiem*.

— C'est, nous fait-on remarquer, la cloche de nos premiers croyants; et elle contient, avec le reste des métaux, trois *arrobas* d'or (environ 30 kilogrammes). Jadis on l'entendait dans un rayon de sept lieues, si le vent était favorable, mais il n'en est plus de même à présent, car le son tombe de la tour qui n'a plus ni parapet ni abat-sons, et naturellement il se gâte.

Et toutefois cette cloche conserve toute la douceur d'une harmonie comparable à l'expression d'un cœur bon et oppressé.

6 juillet.

Visite à la cathédrale. — Qui est entré dans celle de Séville ne trouve ici rien de nouveau: richesses immenses, fabuleuses, dans l'architecture, les ors, les peintures et les autels. Il est encore heureux que les terribles Conquérants aient donné à Dieu un peu de cet or amassé dans les premiers jours de rapine...

Pour parvenir à la Cathédrale, on ne traverse que des voies Incaïques avec des constructions presque toutes incaïques, des fondements au toit. Ce sont des merveilles pour les modernes et un secret jalousement conservé des Indiens en l'honneur de leurs aimés et inoubliables pères.

les Incas. — Nous nous arrêtons, en effet, à contempler les pierres muettes, rigides, jointes entre elles avec une précision inimitable et sans l'intervention de la chaux et du ciment. Il vient à passer près de nous une vieille indienne fière sous ses vêtements usés de laine très fine et fort riche. Elle s'arrête, elle aussi, et nous dit avec orgueil :

— *No saben... no saben más... Mis Padres.... los Incas... hicieron todo eso... pero... ellos se murieron... los mataron... los pobrecitos!... y nos han dejado aquí en las amarguras de esta vida....* (Vous ne savez pas, vous ne savez pas, mes Pères,

leurs afflictions humaines. Le T. S. Sacrement y est exposé; la petite chapelle est remplie d'indiens pleurant, gémissant et priant avec une grande ferveur. Mais que de cierges, de chandelles allumés devant Jésus flagellé! Oui! combien y en a-t-il? et tous sont offerts par les Indiens!

De l'église à l'Établissement des Filles de Marie Auxiliatrice, il n'y a qu'une demi-heure de chemin; c'est plus que suffisant pour contempler d'autres misères et d'autres larmes. Mais pourquoi, demandons-nous, tant de tristesse et un tel abandon chez ces pauvres indiens? Et les Pé-



D. Albéra au milieu des apprentis de l'Ecole St Ambroise de Milan.

les Incas firent tout cela... mais ils sont morts... les pauvres!... ils furent massacrés!... et ils nous ont laissés ici au milieu des amertumes de la vie!).

Et elle continue son chemin, tout en essayant ses larmes. Nous traversons la grande place toute occupée par des indiens vendeurs et acheteurs, l'un plus triste que l'autre, l'un affaissé plus que l'autre sous le poids du fardeau dont chacun a chargé ses épaules. Ils s'entretiennent ensemble, mais d'une voix basse, dans un idiôme tout particulier... l'idiôme des Incas... le... *quichua*... placide et mélancolique expression de leur cœur!

De la place l'on se rend à l'église du *Señor de los temblores* où se voit un crucifix miraculeux aux

ruviennes nous répondent, tout émues jusqu'au plus profond de leur cœur.

— Les indiens, bien que jouissant actuellement de la liberté, sont toujours des indiens pour les civilisés qui s'en servent comme de bêtes de somme. Les pauvres gens étaient si aimés, si protégés par leurs Incas!... Mais, maintenant, ils se rendent à la ville pour y faire leurs emplettes et qui en a besoin le prend pour lui, en use et même le bat à la moindre résistance de la victime, pendant que dans la campagne, les familles restent privées de leur chef, sans bras pour les travaux des champs, sans nouvelle de ceux qui sont devenus en ville comme les esclaves de l'injustice publique et privés.

A quel point ne peuvent-ils pas comprendre leur lamentable sort?! Il n'y a que les Missionnaires Franciscains qui seuls s'occupent des indiens et ont souci de leurs peines, mais que peuvent faire les Missionnaires, sinon donner une Croix à baiser et un Jésus en butte à la flagellation, près duquel les malheureux peuvent aller prier et pleurer?! Bien triste et trop véridique histoire de la nation péruvienne! La civilisation moderne n'a pas su faire surgir le soleil de l'avenir sur cette pauvre race indienne; seule la Religion du Nazaréen possède l'idéal et l'espérance divine, qui fortifie les âmes contre toutes les cruautés humaines....

7 juillet.

Visite aux *Nazaréennes*, pieuses femmes réunies en communauté près du Séminaire diocésain et dans un local contigu à l'Établissement de Marie Auxiliatrice. C'est l'heure de la récréation, et nous la passons gaiement avec ces saintes *Béates*, comme on les appelle, et qui ne sont que piété et mortification. Leur but est d'honorer Jésus dans sa Passion, et en conséquence leur vue ne peut se poser que sur les scènes de la Flagellation, du Couronnement d'épines, de la Condamnation à mort et des Ignominies endurées par le Christ avant le Crucifiement. Rien que dans la chapelle privée, nous comptons vingt-quatre figures, toutes différentes les unes des autres et toutes depuis le moment de la sortie de Jésus du Jardin à celui de la mise en Croix. Nous en trouvons encore bien d'autres et bien plus variées dans les corridors, les cellules, et même jusque dans les classes des quelques élèves internes et externes qui reçoivent des *Nazaréennes* l'éducation gratuite..... Nous terminons notre visite en pénétrant dans la chambre secrète et toute obscure de Jésus de *Huanca*. Et qu'y voyons-nous? Un tableau aux couleurs très vives, d'une dimension de 2 m. 50 sur 2 m.: ce n'est que du sang, une seule plaie, avec un visage d'une agonie déchirante, mais divinement miséricordieuse: le Seigneur est penché et a hâte de soulever de terre près de la colonne ses pauvres vêtements tout couverts de sang et de poussière ensanglantée!...

Oh! comme nous y fixons les yeux et comme notre cœur est étreint et endolori en contemplant ce tableau que les traditions les plus accréditées affirment être d'origine miraculeuse!...

8 juillet.

Une courte apparition et une brève salutation à l'Établissement ou plutôt à la Colonie Agricole Salésienne....

L'excellent Directeur voudrait nous décider à retarder notre départ; mais le bâtiment nous attend et déjà de Mollendo siffle la sirène pour

nous dire: « Si vous ne me prenez pas à deux heures, vous devrez attendre jusqu'aux premiers jours d'août.... ».

Nous entendons aussi le même refrain de la part des Sœurs: « Restez quinze jours de plus. *Cuzco* est unique au monde; il y a beaucoup à voir et à apprendre.... Il y a le *Rodadero*, jeu indien et incas, le plus beau et le plus amusant du monde; il y a les *Forteresses Incaïques* avec leurs ruines parlantes; c'est le *Temple du Soleil* avec son monumental couvent des Vestales Incaïques; c'est le *Souterrain aurifère*; ce sont les mille curiosités primitives et les grandioses ponts de cordes, œuvre des Incas, elle aussi; et les aqueducs uniques au monde, encore un autre monument de la civilisation des Incas. Vous ne verrez jamais plus ces choses et bien d'autres, vous n'aurez plus jamais l'idée de l'horloge-méridien obtenue avec d'énormes pierres et qui est une preuve bien spécifique de la science de nos chers ancêtres. Restez donc avec nous au moins pendant quinze jours de plus. Hélas! pensez donc qu'ici, au milieu de ces vieilles pierres, nous n'aurons plus personne qui nous console et nous aide; nous serons toujours seules avec les Indiens et les montagnes, les montagnes et les Indiens... restez... restez!

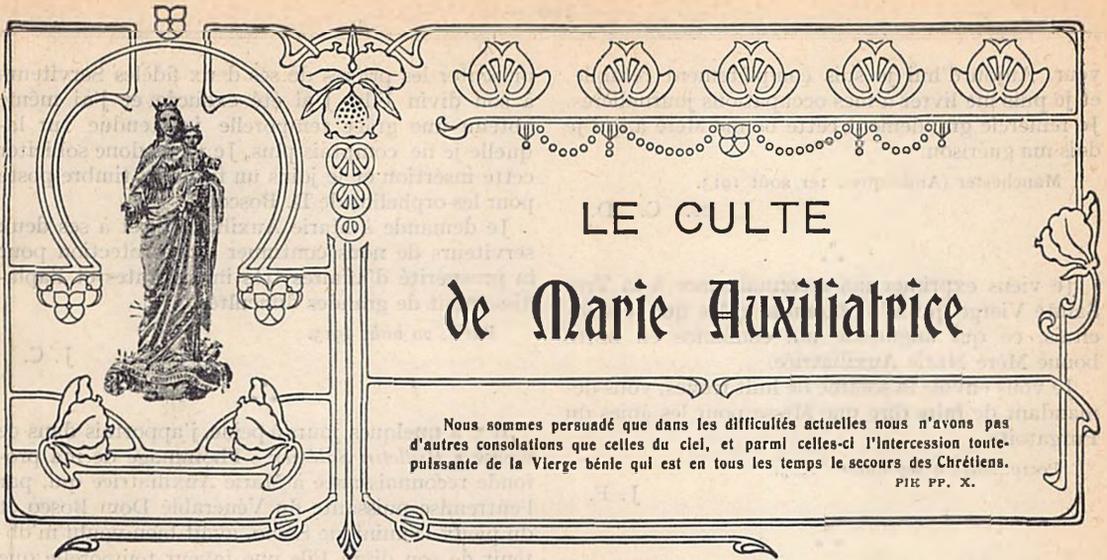
La tentation est bien terrible, et le cœur?.... Mais nous imposons silence à celui-ci et nous résistons à celle-là.

9 juillet.

Nous allons dormir vers 11 heures du soir après avoir fait tous nos préparatifs pour le voyage, et nous rêvons que nous devons partir de *Cuzco*. Le rêve devient réalité vers 9 h. du matin et sous un soleil de toute beauté. Oh! comme ils sont affectueux ces pauvres et chers *Cuzqueños!* La station est comble de braves gens qui viennent souhaiter bon voyage aux partants, et le train se met en marche lentement et avec incertitude, comme si lui aussi éprouvait la douleur de l'adieu. Les monts, la neige, le grain en gerbes, les pauvres cabanes protégées par la Croix vénérée, les fertiles vallées, les troupeaux paisibles, les frères compagnies de *llamas* et de *vicuñas*, etc., etc., tout cela nous paraît plus poétique en cette journée de splendeurs, peut-être parce que *Cuzco* a déjà pris une petite part de notre cœur!

Il y a là, en effet, tant de simplicité, tant de foi et d'abnégation au milieu de tant d'ignorance chrétienne et de si généreux martyrs de l'idée et de l'esprit! Ah! oui, la Providence se sent la mère de ces pauvres fils méprisés, négligés, et cependant si fervents dans leurs prières qui sont une douleur confiée au Ciel!...

Sœur CLÉLIE GENGHINI,
Fille de Marie Auxiliatrice.



Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.

PIÈ PP. X.

Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bien-faiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante:

Nous demanderons à Marie Auxiliatrice, notre Mère et la Mère de toutes les âmes qui souffrent tant dans le Purgatoire, d'intercéder près de son divin Fils afin que par les mérites de son sacrifice, ces pauvres âmes obtiennent le soulagement et la délivrance qu'elles désirent ardemment,

Grâces et Faveurs

Une opération réussie merveilleusement.

Actions de grâces à Dieu et à la Madone de D. Bosco, Notre Dame Auxiliatrice!

Mon fils aîné, depuis plusieurs années, avait eu de grandes maladies dont il avait heureusement toujours triomphé. L'an dernier, une maladie très grave l'avait cloué au lit, mais il put encore être sauvé avant de subir l'opération que redoutait toute la famille.

Cette année, les mêmes symptômes se reproduisirent; une fois, on crut la crise surmontée: mais peu de jours après, la violence du mal éclata; il s'agissait d'une appendicite très prononcée, et le médecin appelé conclut à une opération urgente.

À ce mot d'opération toute la famille se mit à

frémir, connaissant la faiblesse du jeune malade, et tous, nous craignons une issue funeste, le malade, selon nous, ne pouvant pas se réveiller. Néanmoins nous ne désespérâmes point: nous priâmes avec confiance; nous fîmes célébrer des Messes au Sanctuaire de Valdocco où des prêtres amis fidèles firent prier tous les enfants de l'Oratoire, et nous attendîmes anxieusement le résultat.

O puissance admirable de la Mère de Miséricorde! L'opération réussit admirablement, au-delà de toute espérance, à tel point que le chirurgien lui-même en fut tout étonné. Réveillé en même temps que se terminait l'opération, le malade qui n'avait perdu que très peu de sang, conservait son teint rose et il se mettait tout de suite à converser avec les assistants. Aucune fièvre ne se manifesta, et, dès le lendemain, il commença à prendre quelque nourriture. Depuis la plaie va se cicatrisant facilement, et aujourd'hui le malade se porte aussi bien que possible, pour commencer sa convalescence. Ci-joint la somme de 200 francs en témoignage de notre reconnaissance.

Où! combien est bonne la Très-Sainte Vierge d'avoir conservé à une famille éplorée un fils bien aimé. J'ai tenu à porter, par la voie du « Bulletin Salésien » la grâce insigne obtenue par nous, afin que les affligés invoquent avec confiance la Vierge, Secours des Chrétiens. Notre Dame Auxiliatrice.

À toi, ô bonne et tendre Mère, nos actions de grâces, notre reconnaissance éternelle! À toi nos cœurs pour la vie et dans l'éternité.

Paris, 18 septembre 1913.

P. B., *Coopérateur.*

* * *

Vous trouverez ci-inclus la somme de vingt francs pour faire publier dans le « Bulletin Salésien » la grâce suivante:

« J'avais subi deux opérations et j'étais devenue fort nerveuse malgré ma grande faiblesse. Je promis alors à Notre Dame Auxiliatrice de publier ma guérison si Elle daignait m'accorder cette fa-

veur. Aujourd'hui je suis complètement rétablie, et je puis me livrer à mes occupations journalières. Je remercie grandement cette bonne Mère à qui je dois ma guérison.

Manchester (Amérique), 1er août 1913.

M. C. D.

Je viens exprimer ma reconnaissance à la Très Sainte Vierge qui m'a obtenu la grâce que je sollicitais, ce qui augmente ma confiance en notre bonne Mère Marie Auxiliatrice.

Je vous envoie la somme de huit francs, vous demandant de faire dire une Messe pour les âmes du Purgatoire.

Porrentruy, 4 septembre 1913.

J. F.

J'ai le plaisir de vous envoyer par mandat-poste international la somme de dix francs, vous priant de faire dire deux Messes d'actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice en reconnaissance d'un bienfait obtenu par son intercession. De ces dix francs, il y en a 5 pour deux Messes et 5 pour l'Œuvre Salésienne.

Je demande à la Sainte Vierge de me continuer sa maternelle protection avec nouvelle promesse.

Cette, 18 août 1913.

Vve. A. D.

* *

J'ai l'honneur de vous envoyer un mandat-poste de dix francs pour les Œuvres de D. Bosco à l'intention de C. L. B. en reconnaissance et remerciement de grâces reçues, pour demandes de prières à Notre Dame Auxiliatrice et pour nouvelles demandes de faveurs.

Puisse cette bonne Mère intercéder auprès de Dieu pour le prier de vouloir bien exaucer les prières de la solliciteuse. Elle la remercie d'avance.

Pour moi qui prête ma plume, je me joins à la suppliante pour invoquer Marie Auxiliatrice et la prier de nous bénir tous en même temps qu'elle.

Machézal, 12 août 1913.

J. B. L.

J'ai invoqué notre bonne Mère Marie Auxiliatrice et son fidèle serviteur le Vénérable Dom Bosco, pour la guérison d'un mal au genou: j'ai été pleinement exaucée.

Reconnaissance en soit rendue à Marie Auxiliatrice et à D. Bosco!

Sainte Marguerite-Marseille, août 1913.

M. S.

* *

J'avais promis une insertion dans le « Bulletin Salésien » en reconnaissance de grâces obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice. J'avais aussi invoqué Dom Bosco et le cher petit Dominique Savio et demandé à notre bonne Mère de

présenter les prières de ses deux fidèles Serviteurs à son divin Fils. J'ai été exaucée et j'ai même obtenu une grâce temporelle inattendue sur laquelle je ne comptais plus. Je viens donc solliciter cette insertion et je joins un franc en timbre-poste pour les orphelins de D. Bosco.

Je demande à Marie Auxiliatrice et à ses deux serviteurs de nous continuer leur protection pour la prospérité d'affaires très importantes et l'aplanissement de grandes difficultés.

Paris, 20 août 1913.

J. C.

Il y a quelques jours à peine, j'apportais dans ce même « Bulletin Salésien » l'hommage de ma profonde reconnaissance à Marie Auxiliatrice qui, par l'entremise puissante du Vénérable Dom Bosco et du pieux Dominique Savio, avait bien voulu m'obtenir de son divin Fils une faveur temporelle que je désirais ardemment! Et aujourd'hui encore, ayant obtenu une autre faveur temporelle, je suis heureuse de lui offrir à nouveau le tribut de ma sincère gratitude. Ci-inclus un mandat-poste de cinq francs pour vos Orphelins.

Hyères, 22 août, 1913.

M. G. V.

* *

Que Marie Auxiliatrice soit bénie de m'avoir accordé la guérison d'une personne bien chère, et de l'avoir fait au-delà de toute espérance. On ne l'invoque jamais en vain. Ci-joint une offrande de vingt francs pour les œuvres françaises salésiennes.

Haute-Garonne, août 1913.

Anonyme.

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de lui témoigner ma reconnaissance par une insertion dans le « Bulletin Salésien » si Elle m'obtenait une grâce temporelle très importante.

Ayant été exaucée je remplis ma promesse et vous envoie cinq francs pour les orphelins de D. Bosco. Je vous demande de faire prier vos chers enfants, et qu'ils demandent à la T. S. Vierge et à D. Bosco de continuer à nous protéger.

Val d'Ajol, 8 septembre 1913.

L. G.

J'avais recommandé une de mes connaissances à Notre Dame Auxiliatrice, et ayant été exaucée je vous envoie cinq francs comme témoignage de reconnaissance. J'avais promis cette somme à notre bonne Mère. Veuillez faire relater sur le « Bulletin Salésien » que cette personne, ayant subi une très grave opération, a eu aussitôt après ses prières et sa promesse, une heureuse délivrance. Priez aussi pour que s'aplanissent de grandes difficultés qui se sont manifestées dans ma famille par suite d'une brouille.

Flassans, 24 septembre 1913.

A. H.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Aisne — Anonyme: 7 fr, pour une Messe en actions de grâces d'une guérison.

Angoulême — Mme C.: 5 fr, pour grâce obtenue et demande de prières.

Anvers — V. J.: 5 fr, pour une faveur temporelle accordée.

Avignon — T. R.: 20 fr, pour deux grâces reçues.

Beaurepaire — Une famille chrétienne: 5 fr, pour grâce reçue.

Bordeaux — Anonyme: 5 fr, pour une Messe de reconnaissance.

Bordeaux — Anonyme: 5 fr, en reconnaissance de visible protection sur famille et affaires.

Belgique — L. R.: 20 fr, pour faveurs temporelles obtenues.

Clermont-Ferrand — Mme B.: 2 fr, en actions des grâces.

Comines — Anonyme: 10 fr, pour messe d'action de grâce.

Fontenelles — P. S. V.: 25 fr, pour plusieurs grâces reçues et demande de prières.

Glons — Une enfant de Marie: pour la guérison de son père.

Hagenau — Mme H.: 50 fr, pour grâce reçue.

La Ciotat — M. T.: 10 fr, pour grâce temporelle reçue.

Meyrier-Lacombe (Oran) — T. C.: 10 fr, en actions de grâces.

Montauban — J. D. G.: 5 fr, pour grâce obtenue.

Orléans — M. C.: 5 fr, pour secours temporel obtenu.

Paris — P. B.: 100 fr, pour une guérison ordinaire, mais obtenue d'urgence.

Pau — A. C.: 17 fr, pour deux grâces temporelles obtenues et demande d'une Messe pour obtention d'une nouvelle grâce.

Reims — M. D.: 5 fr, pour grâces reçues.

Roubaix — J. M.: 5 fr, pour demande de guérison d'une jeune fille.

Saintes — V. E.: 2 fr, pour protection accordée dans des affaires difficiles.

Saintes — G. P.: 5 fr, pour faveurs obtenues et demande de grâces.

Saintes — R. D.: 1 fr, pour faveurs accordées.

Salins — Vve C.: 5 fr, pour Messe d'actions de grâces.

Sedjournie — Vve Q.: 50 fr, pour une grâce obtenue.

Toulon — M. M.: 2 fr, pour une faveur obtenue.

Vaucluse — Anonyme: 25 fr, pour grâce reçue.

Versailles — L. T. H.: 20 fr, en reconnaissance pour la réussite d'une affaire difficile.

Vesoul — D. M.: 5 fr, pour grâces reçues et demande d'autres faveurs.

X — C. B.: 5 fr, pour guérison obtenue.

X — M. B. et R. M.: 2 fr, pour deux grâces obtenues.

X — M. B.: 5 fr, pour demande de guérison d'une parente.

X — Une enfant de Marie: 6 fr, pour 2 Messes et demande de guérison de son père.

X — M. L. M.: 5 fr, en remerciements pour le succès d'un examen.

X — P. L.: 2 fr, pour réussite dans un examen.

X — Anonyme: 5 fr, pour guérison obtenue

PAGE À RELIRE.

Rôle des Ordres Religieux.

Le monde dit souvent: Que font ces religieux? Ce sont des oisifs, des inutiles. Je vous dis que ce sont des êtres magnifiquement employés. Sainte Thérèse, regardant une troupe de vierges qui l'entourait, se demandait: Qu'en ferai-je? Illuminée d'en-haut, altérée de zèle, elle se répondit: « Ah! je les emploierai à détruire l'hérésie, à susciter des docteurs, à expier l'iniquité, à convertir des âmes. Elles seront d'infrangibles murailles et des remparts armés; elles seront des sources vivantes de lumière et de foi. Agathe, la noble vierge de Sicile, laissa en mourant son chaste voile, or, un jour que l'incendie menaçait de détruire la ville de Catane, les magistrats prirent le voile d'Agathe et l'étendirent devant les flammes, et les flammes s'arrêtèrent. Quand les colères de Dieu s'accumulent en nuages de feu au-dessus de nos têtes, les religieuses aussi étendent leurs voiles sacrés et les colères divines s'apaisent.

*
**

Si quelque jour il arrivait que vous aperceviez immobile et muette la petite cloche de nos monastères, si vous n'entendiez plus sa voix argentine retentir à vos oreilles et vous rappeler qu'on va prier pour ceux qui ne prient plus; si dans le silence de la nuit, sous les voûtes de la chapelle monastique, la prière liturgique ne montait plus vers le ciel; si en passant dans les rues de nos cités, vous n'aperceviez plus, sous les plis de son voile, l'humble religieuse qui entre dans la maison du pauvre pour y soigner les malades, dans la maison du riche pour demander la

nourriture du vieillard décrépit ; si vous voyiez, un jour, des rondes bruyantes et des danses coupables dans les cloîtres autrefois sanctifiés par la prière et la pénitence ; si vous n'entendiez plus retentir, du haut de la chaire de votre église, la voix apostolique de vos missionnaires ; si malheureusement, dans les asiles de la charité, l'austère vêtement du religieux ne se montrait plus à vos regards attristés ; si vous ne deviez plus voir dans vos ports les religieux missionnaires s'embarquer pour les plages lointaines ; si vous étiez témoins, un jour de ces tristes choses, vous devriez dire, le cœur plein d'angoisse : *Cela va mal ! malheur à nous !*

Mgr Berteaud

Évêque de Tulle.

Comme ces lignes écrites dans la seconde moitié du siècle dernier sont aujourd'hui encore et surtout de pleine actualité !

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement **communié**, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE :

chaque mois :

- 1) un jour dans le mois, à leur choix :
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort* ;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} novembre au 1^{er} décembre :

- 21 novembre : Fête de la Présentation de la T. S. Vierge au Temple.
- 22 novembre : Fête de S^{te} Cécile.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave*, et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

VARIÉTÉS

Le Symbolisme du coq sur le clocher.

La plupart de nos clochers sont surmontés d'un coq qui, outre l'avantage d'indiquer la direction du vent, exprime pour tout cœur chrétien de touchants symbolismes.

Le coq, comme symbole chrétien, a plusieurs significations. Sur les tombeaux, il rappelait le dogme de la résurrection, dont un des symboles était le lever du soleil ; le chant du coq, qui précéda l'aurore, rappelait la voix toute puissante qui donnera le signal du grand réveil ; placé à côté de Saint Pierre, le coq rappelle la faute de l'apôtre et est appelé à prémunir les fidèles contre la présomption et le désespoir. Le coq était encore (par allusion aux combats de coqs) le symbole du chrétien victorieux et celui des prédicateurs qui annoncent la lumière indéfectible de la vie future. On y a vu encore l'image du juste qui, dans la nuit de cette vie, crie vers Dieu pour hâter l'aurore du grand jour. Enfin, le coq est le symbole de la vigilance, et c'est pour cela que dès les temps primitifs les chrétiens adoptèrent l'usage de le placer au faite de leurs temples pour représenter la vigilance du pasteur.

Raynier assure qu'il désigne le docteur toujours prêt à instruire le peuple. Suivant Honoré d'Autun, qui vivait au commencement du XII^e siècle, le coq doit avertir le prêtre d'employer le son de la choche pour appeler au service divin ceux qui se laisseraient retenu par un doux sommeil. Il indique toutes les analogies qui existent entre l'oiseau matinal et celui qui annonce la vérité au peuple. C'est ainsi que Durand de Mende, que cite Huysmans dans la « cathédrale » a symbolisé le coq du clocher. Saint-Charles Borromée exigeait que chaque clocher de son diocèse fut surmonté d'un coq.

La flèche sur laquelle il est placé représente l'âme chrétienne qui s'élançait vers le ciel par la vivacité de ses prières, et il rappelle à tous les fidèles la grande attention qu'ils doivent apporter à remplir leurs devoirs de chrétiens, seul moyen d'arriver à leur fin dernière : le ciel.

On s'en servit aussi comme girouette à cause de sa mobilité. Il est monté sur une tige de fer et domine la croix elle-même au faite des églises.

La plus ancienne représentation que l'on connaisse d'une croix de clocher surmontée d'un coq se trouve dans la tapisserie de Bayeux, dont l'exécution est attribuée à la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant.

Le coq de métal fut en grand honneur au sommet des clochers dans tout l'occident de l'Europe depuis le X^e siècle, époque où on le voit déjà figurer longuement dans la description latine d'une église de Winchester, jusqu'à nos jours. Malheureusement presque tous les coqs qui existent aujourd'hui sont ou de facture moderne ou de travail grossier...



CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN. — Le départ des Missionnaires — Cérémonie des adieux. — Le 4 octobre dernier, se déroulait encore une fois dans le Sanctuaire-Basilique de Notre Dame Auxiliatrice au Valdocco et devant une affluence grande de Coopérateurs Salésiens, la solennelle cérémonie des adieux, qui contient toute l'amertume du détachement des personnes et des choses les plus chères à la vie, toute l'angoisse de la pensée se portant vers un avenir inconnu, mais qui a aussi toute la joie du plus noble idéal permettant d'affronter sans aucune peur tous les dangers avec le solide soutien de la confiance en Dieu, de l'amour de Dieu, suffisante source d'énergie et de moyens pour tout chrétien et tout particulièrement pour les fils de D. Bosco.

À 4 $\frac{1}{2}$ de l'après midi, les quatre vingt sept nouveaux missionnaires se trouvaient réunis aux pieds de l'Image de Marie Auxiliatrice devant laquelle se trouvaient déjà Notre Vénéré Supérieur Général et les membres du Chapitre Supérieur. L'on comptait vingt-huit prêtres, douze jeunes clercs, dix-sept coadjuteurs séculiers et quarante Filles de Marie Auxiliatrice qui avaient à leur tête D. Aimé, Inspecteur de la Colombie et du Vénézuéla, D. Malan, Inspecteur du Matto-Grosso (Brésil), et D. Raineri, Inspecteur du Pérou et de la Bolivie.

C'est avec une grande éloquence toute apostolique que D. Aimé prononça la conférence d'usage aux Coopérateurs Salésiens. Expliquant la mission divine du prêtre, il démontra en de très heureuses phrases comment D. Bosco avait su copier les embrasements de charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, en étendant son œuvre de ministre de Dieu sur toute l'Europe et sur le monde entier, de telle manière que depuis le 11 novembre 1875 cette même cérémonie des adieux des Missionnaires s'est répétée trente-trois fois dans ce même Sanctuaire...

Combien l'orateur fut émouvant en décrivant l'existence du Missionnaire Salésien au milieu de lépreux, et la reconnaissance dont l'entourent ces misérables populations!

Il parla de l'œuvre surhumaine accomplie avec le secours de la Providence par le salésien D. Unia et suscita les pleurs de tout l'auditoire en rappelant qu'un autre salésien, véritable héros,

est aujourd'hui atteint de la lèpre et est heureux de souffrir pour l'amour de Dieu et la salut des âmes qui lui sont confiées et au milieu desquelles il restera jusqu'à son dernier jour...

Continuant son discours, l'orateur exalta l'œuvre admirable des Filles de Marie Auxiliatrice qui ont su si noblement rivaliser avec leurs frères aînés dans le vaste champ de l'apostolat et ont aussi leur victime au milieu des lépreuses de ces Missions...

D. Aimé termina en déclarant que tout cet immense bien obtenu est dû à D. Bosco, grâce à la dévotion à la T. S. Vierge, au Saint-Sacrement, au précieux concours des généreux Coopérateurs Salésiens.

Après la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement donnée par S. Eminence le Cardinal Richelmy, le vénéré Prêlat procéda à la bénédiction liturgique des Crucifix qu'il distribua ensuite aux nouveaux Missionnaires, non sans leur avoir lui-même fait ses adieux paternels et donné de précieux conseils, leur rappelant que dans ces terres lointaines où ils parviendront les attend une vie de sacrifices qui trouvera sa force de résister et sa consolation dans la pensée du bien accompli pour la gloire de Dieu et à l'imitation de Jésus crucifié.

Et les Missionnaires passant alors devant D. Albéra et les autres Supérieurs Majeures, reçurent d'eux le baiser d'adieu accompagné d'une parole du cœur; puis ils défilèrent dans la nef centrale jusqu'à la grande porte de la Basilique au milieu de la foule pressée des assistants très émus.

Que l'Ange du Seigneur accompagne nos chers confrères et que le Ciel bénisse leur voyage et leur apostolat.

TURIN. — Le Patronage du Valdocco, qui fut le premier Patronage fondé par D. Bosco, célébrait solennellement, le dimanche 27 juillet, la clôture de l'année patronale-scolaire, par la distribution des récompenses à plus de 800 de ses enfants et jeunes gens, et ceux-ci recevaient, selon leurs mérites, un demi-coupon ou un coupon entier de drap pour habit, avec cravate, etc. Cette distribution était due à l'admirable et habituelle générosité du regretté Chevalier Anselme Poma

revivant en ses excellents fils. L'imposante cérémonie était présidée par notre vénéré Supérieur Général lui même, D. Albéra, entouré d'une foule de parents des heureux couronnés...

Et maintenant quelques chiffres et quelques dates.

Les inscrits au Patronage, au cours de l'année qui vient de s'écouler, ont dépassé le nombre de 2000; les assidus ont varié entre 800 et 1000, et souvent même ont dépassé le millier.

Durant le Carême, plus de 600 enfants ont suivi chaque jour, le catéchisme qui avait lieu

l'Oratoire, avec aussi son bazar de charité et une gracieuse séance de gymnastique donnée par *la Valdocco*. — Citons d'une manière toute spéciale la fameuse promenade traditionnelle d'environ 850 enfants et jeunes gens à Lanzo-Torinese, le 13 juillet. Partis par train spécial, ils reçurent le plus aimable accueil de la part de toute la population qui était émerveillée de la discipline et de l'entrain de toute cette jeunesse!...

Que le Seigneur continue à bénir ce vaste champ d'élection, dans lequel, grâce au zèle de



Les élèves du Collège Salésien de Caserte dînant avec D. Albéra.

à trois heures distinctes, 1h de l'après-midi, 4h. et 8h. du soir.

Grand fut le concours au Triduum préparatoire à l'accomplissement du devoir pascal, et le jour de Pâques l'on put compter plus de 1000 communions. 143 enfants y furent admis pour la première fois.

Parmi les autres dates mémorables signalons le Pèlerinage en corps de plus de 1000 patronnés, rangés en leurs différentes sections avec leurs bannières, à la Tombe de D. Bosco, à Valsalice, le jour du Patronage de S. Joseph, — la brillante joute catéchistique — la fête de S. Louis de Gonzague avec sa procession solennelle à laquelle participaient les internes de

l'infatigable D. Pavia et de ses dévoués collaborateurs l'on peut voir mûrir tant de fruits consolants pour la Religion, la Famille et la Société entière!...

PARIS — Le Père et ses enfants. — Le dimanche 17 août, nous avons le grand plaisir de posséder parmi nous le bon Père, ancien Directeur du Patronage qui n'a pas voulu passer par Paris sans venir voir ses enfants et petits-enfants.

Malgré les vacances et la tentation de fuir la capitale pour faire le « pont » à la campagne ou à la mer, notre chapelle était remplie lorsque, à huit heures et demie, le bon Père monte à l'autel — notre chapelle est décorée comme aux

grands jours — pour célébrer le Saint Sacrifice. Messieurs Durand et Lucien font l'office de servants. Le Père Dhuit est revenu spécialement de Brachay pour cette heureuse circonstance. À l'Évangile, le Père Fèvre nous adresse quelques mots; il se déclare d'abord très touché de nous avoir entendu tous réciter si pieusement les réponses de la Messe et nous dit que c'est bien dans l'esprit de l'Église que tous les fidèles répondent au prêtre puisqu'ils célèbrent la Messe avec lui. Très peu me connaissent, ajouta-t-il, car voilà vingt ans que j'ai quitté le Patronage et dix ans la France. Il nous parle ensuite de l'Évangile du jour et nous demande d'être de bons chrétiens, de bien remplir nos devoirs, d'avoir pour but toujours le ciel et, comme le déclare Notre Seigneur, le reste nous sera donné par surcroît...

Le *Credo* et le *Magnificat* sont chantés à pleine voix. Puis le Père Dhuit nous donne de bonnes nouvelles des petits colons de Brachay qui sont unis à nous en ce jour et qui passent là-bas de bonnes et pieuses vacances. Ils prieront bien pour nous lors de leur pèlerinage à Domrémy.

À la sortie de la chapelle le Père Fèvre est très entouré et salué respectueusement par tous; il reconnaît avec joie ses anciens enfants, des hommes maintenant qui sont venus lui présenter leur famille.

À midi la Père Dhuit réunissait autour du bon Père en un déjeuner familial quelques-uns de ses anciens Patronnés auxquels s'étaient joints deux des soldats présents à Paris. L'on devise gaiement en parlant du lointain passé. Au dessert, toast du Père Dhuit qui remercie le bon Père d'avoir bien voulu nous rendre visite; il lui dit combien nous sommes heureux de l'avoir parmi nous, et comme le souvenir de tout le bien qu'il a fait dans cette œuvre est resté vivant. M. Lallanne au nom des Anciens, remercie également le P. Fèvre d'avoir fait d'eux des hommes chrétiens, des hommes de devoir, qui ont su fonder ailleurs d'autres œuvres catholiques.

Enfin le Père Fèvre ajoute quelques mots tout empreints de bonhomie et nous remercie du chaleureux accueil qui lui est fait et des paroles beaucoup trop élogieuses qui viennent de lui être adressées. Nos remerciements doivent remonter au Père Bellamy qui a implanté dans cette maison des traditions de piété, de zèle et de générosité qu'il n'a fait que suivre. Il termine en nous demandant de garder toujours le souvenir du très regretté Père Bellamy.

À trois heures le Père Fèvre donnait le Salut du T. S. Sacrement et quelques bons conseils aux petits enfants bien attentifs.

Il les aime tant, les petits enfants! On aurait dit qu'il n'avait jamais quitté ses petits Parisiens.

Et ainsi s'achève une de ces bonnes et trop rares visites qui sont une joie pour les « vieux » et un exemple pour les jeunes....



Vie du Serviteur de Dieu DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.

— J'ai compris, lui dis-je; mais encore un mot; écoute-moi. Mes enfants sont ils tous dans la bonne voie pour se sauver?

— Pour les fils que la Providence vous a donnés, on peut les classer en trois catégories. Voyez-vous ces trois notes?

Je regarde la première note: elle portait inscrite en haut le mot: « *Invulnérables* », et il y avait les noms de ceux que le démon n'a pu réussir à blesser, de ceux qui n'ont pas souillé leur innocence d'aucune faute. Le nombre en était grand et je les vis tous. J'en connaissais beaucoup, mais pour d'autres c'était la première fois que je les apercevais: c'est peut-être qu'ils ne devront venir à l'Oratoire que plus tard!....

Alors Savio me montra la seconde note qui portait comme titre: « *Blessés* » — c'est-à-dire, ceux qui avaient encouru la disgrâce de Dieu, mais qui s'étant repris, avaient soigné leurs blessures par la pénitence et la confession. Ceux-ci étaient en nombre beaucoup plus grand que les premiers: j'examinai avec attention la note et je les vis tous...

Savio tenait encore la troisième note où se lisaient ces mots: « *Lassati in via iniquitatis* »: c'était les noms de tous ceux qui vivent dans la disgrâce de Dieu. J'étais fort impatient de connaître ce secret: je tendis donc la main, mais Savio me dit vivement:

— Non, attendez un moment que j'ouvre cette feuille; il s'en exhalerait une puanteur telle que ni vous ni moi, nous ne pourrions la supporter. Les Anges ne peuvent la souffrir et l'Esprit Saint lui-même éprouve un frisson de dégoût à l'horrible odeur du péché.

— Mais comment cela peut-il se faire si Dieu et les Anges sont impassibles?

— C'est parce que plus les créatures sont bonnes, plus aussi elles s'approchent des esprits célestes; et plus quelqu'un est méchant, pervers, plus aussi il s'éloigne de Dieu et des Anges qui s'écartent aussi de lui.

Il me donna alors la troisième note:

— Prenez, me dit-il, et sachez en profiter pour vos enfants, mais souvenez-vous toujours du bouquet de fleurs; faites que tous l'aient et le conservent.

Cela dit, il se retira au milieu des sieus comme pour partir. J'ouvris la note. Je ne vis d'abord aucun nom, mais tout-à-coup j'aperçus d'un coup d'œil tous les individus inscrits sur la feuille, comme si je les voyais en réalité. Oui, je les vis tous et non sans amertume. Je les connaissais pour la plupart; ils appartenaient à cet Oratoire et aux autres Maisons. J'en vis beaucoup qui, au milieu de leurs camarades semblaient bons, quelques uns mêmes excellents, et ils ne l'étaient pas.

Pendant que j'ouvrais la note, il s'en échappa une odeur si insupportable que je crus mourir. En même temps l'air devint sombre, la vision disparut et je ne vis plus rien de ce merveilleux spectacle, mais un éclair jaillit et un coup de tonnerre résonna si fort que je me réveillai tout effrayé.

Cette odeur pénétra dans tous les murs, dans tous les vêtements, à tel point que longtemps après il me semblait encore sentir cette épouvantable puanteur. Aujourd'hui encore, quand j'y pense, je ressens un frisson, je suffoque!....

Là, à Lanzo où je me trouvais, j'ai commencé à interroger celui-ci et celui-là; j'ai averti plusieurs enfants et j'ai bien vite constaté que ce souge ne m'avait pas trompé. C'est donc une grâce du Seigneur qui me fit connaître l'état de l'âme de chacun; mais je ne dis rien de tout cela en public. Il y aurait bien des explications à donner, mais je les réserve pour un autre soir. Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit.»

Tel fut le récit de D. Bosco.

Le Comité pour les fêtes jubilaires, voulant garantir la réalité historique de ce récit, en présenta les épreuves au vénéré biographe D. J. B. Lemoine qui eut la bonté non seulement de se porter garant de la vérité de la narration exposée, mais de la réduire sur certains points à une parfaite identité avec le texte original du songe, tel qu'il l'avait saisi, alors que D. Bosco le racontait...

CHAPITRE V^o.

Nouvelles grâces et faveurs attribuées au Serviteur de Dieux.

Un autre splendide témoignage de la renommée de sainteté du Serviteur de Dieu après sa mort, est la confiance constante avec laquelle un très grand nombre de personnes ont recouru de tout temps à son intercession et qu'il a plu à Dieu de récompenser par d'insignes faveurs.

Ici nous ne pouvons pas publier la liste de toutes

les grâces dues à l'intercession du pieux jeune homme, mais il ne nous est pas possible de passer sous silence la relation du regretté D. J. Garino, relation déjà publiée dans les éditions de la « Vie de Dominique Savio » imprimées après la mort de D. Bosco, et nous devons aussi reproduire quelques-unes des faveurs obtenues plus récemment.

D. J. Garino écrivait à la date de 1889 ce qui suit:

« C'était en l'année 1860, et je me trouvais atteint d'un si violent mal d'yeux que je ne pouvais plus m'appliquer à l'étude. Plusieurs de mes condisciples souffraient comme moi du même mal et ils consultèrent plusieurs médecins spécialistes dont ils reçurent les meilleurs soins. J'aurais dû, moi aussi, consulter les oculistes, mais je ne sus pas m'y décider, ne constatant que trop ce que souffraient mes compagnons suivant leur traitement. C'est alors que je parlai de mon mal à D. Bosco lui-même qui me dit que la bonne mère de D. Rua, résidant alors à l'Oratoire, conservait quelques morceaux de soie noire dont Dominique Savio avait coutume de se couvrir les yeux quand il en souffrait. Je demandai immédiatement à l'excellente dame si elle avait conservé un de ces précieux morceaux. L'ayant obtenu, je m'allai mettre sur mon lit pour me reposer un peu, tandis que mes camarades étaient en classe. Je me jetai tout habillé sur le lit, comme pour dormir, mais auparavant j'appliquai sur mes deux yeux le morceau de soie noire que m'avait donné Madame Rua. Je m'endormis aussitôt contre toute mon espérance et je ne me réveillai que deux heures après lorsque la cloche annonça la fin de la classe. À peine réveillé, j'enlevai le morceau de soie de dessus les yeux que je lavai avec de l'eau fraîche. De ce moment, je me trouvai complètement guéri, les yeux très sains, comme si je n'avais jamais eu à en souffrir.

Comment décrire l'impression de mes condisciples qui devaient continuer leur douloureux traitement et subir des opérations encore plus douloureuses? Cette grâce obtenue si subitement, je l'attribuai et l'attribue uniquement à l'intercession de Dominique Savio que j'avais invoqué en cette circonstance.

« Plusieurs années s'étaient écoulées, et voici que dans les mois les plus chauds de l'été (je crois que c'était au mois de juillet) je fus frappé d'un autre genre de mal d'yeux dont furent atteints également plusieurs camarades. Je n'éprouvais aucune douleur à la vue, mais quand le soir arrivait et que se faisait la nuit, tout devenait obscur, sombre, alors même qu'il y avait encore un peu de jour, et mes compagnons et moi, nous devions nous laisser guider par la main d'un charitable ami. Or précisément, cette même année, je dus aller à Fossano, et un soir, je me rendis à la cathé-

drale pour assister à la bénédiction du T. S. Sacrement. Lorsque, après la cérémonie, je sortis de l'église, et bien que la nuit ne fut pas complète, je constatai mon infirmité: je n'y voyais pas plus que si la nuit eut été complète. Ne sachant que faire ni à qui me recommander, je rentrai dans l'église, je m'agenouillai et je priai avec grande ferveur Dominique Savio pour qu'il m'accordât une seconde fois son puissant secours. Je récitai un *Pater Noster*, et arrivé au *Dimitte nobis*, il me sembla que mes yeux étaient complètement déga-gés du voile qui les couvrait. Et cela était véritablement, car, sorti de la cathédrale, et bien qu'il fit nuit, je voyais parfaitement bien et je pus me rendre directement et sans encombre à la maison où je logeais. Depuis lors, je n'ai plus ressenti aucune souffrance à la vue. Merci de nouveau et toujours au cher Dominique Savio.

— Le jeune clerc Hermann Wewer, élève du collège allemand de Penango-Montferrat — ce sont tous les Supérieurs de l'établissement qui ont signé avec le miraculé cette relation — fut atteint, à la suite d'une fièvre typhoïde qui dura près de deux ans, de phthisie pulmonaire.

« Le docteur Rabagliati, médecin du collège, reconnut la gravité du mal vers le 10 novembre 1907; il constata une sérieuse lésion de vaste dimension au sommet du poumon droit avec une cavité très prononcée; la fièvre était intense et la toux persistait. Les remèdes les plus efficaces furent employés pour enrayer le mal, mais, hélas, il ne cessait d'augmenter. À chacune de ses visites le médecin constatait que les cavernes se multipliaient et que le mal gagnait tout le poumon; il prévoyait la mort imminente entre quinze et vingt jours. On commença une neuvaine à Marie Auxiliatrice, mais à la fin de celle-ci il ne se rencontra aucune amélioration physique mais seulement un peu plus de résignation et de calme dans le cher malade qui se préparait à une bonne et sainte mort.

« Ce fut alors qu'un des confrères suggéra d'invoquer Dominique Savio dont à ce moment on imprimait la traduction en allemand de la biographie composée par D. Bosco lui-même, espérant que Savio nous aurait manifesté sa reconnaissance en guérissant le jeune Hermann. Et de fait quelques jours de la neuvaine s'étaient à peine écoulés lorsque le docteur tout étonné s'écria: « Oh! Oh! nous sommes ici en présence d'un quasi-miracle! » Le mal s'était soudainement arrêté, les cavernes se rétrécissaient et la fièvre avait grandement diminué. Le malade se sentait beaucoup plus soulagé et commença à manger avec appétit. L'amélioration devint avec une rapidité surprenante, progressive et durable, et aujourd'hui Hermann est plein de santé.

Dans la Maison de Penango tous peuvent témoigner du fait. Le médecin lui-même fut heureux

de pouvoir laisser une déclaration qui confirme la véracité de la relation sus-exposée » (1).

BIBLIOGRAPHIE.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

—ooo—

ÉTUDES — 5 septembre 1913: La prière de la T. S. Vierge — Essai de théologie populaire, *Joseph de Tonquédec* — La dixième session de la Semaine Sociale à Versailles, *Henri du Passage* — Le Christ de la nouvelle théosophie, *Albert Valentin* — Un épisode de la guerre des Camisards — La mort de l'abbé du Chayla, *Albert Solanel* — Vladimir Solovief, d'après le prince Troubetzkoy, *Michel d'Herbigny* — La bible sixtine, *Xavier-Marie Le Bachelet* — Dans la Hollande en fête — Expositions et fêtes du centenaire, *Joseph Boubée* — Bulletin d'histoire du Moyen-Age, *Augustin Noyon* — Chronique du mouvement religieux, *Yves de la Brière* — Revue des livres — Éphémérides du mois d'août 1913.

ÉTUDES — 20 septembre 1913: Le problème du salut des infidèles, *Xavier Le Bachelet* — Un épisode de la guerre des Camisards — La mémoire de l'abbé du Chayla, *Albert Solanel* — La semaine d'Ethnologie religieuse à Louvain, *Benoît Emouet* — Monarchie et Démocratie — Sur quelques livres nouveaux, *Henri du Passage* et *Maxime Doüillard* — Bulletin des Missions, *Alexandre Brou* — Chronique des lettres, *Louis de Mondadon* — Le mouvement religieux hors de France, *Joseph Boubée* — Revue des livres — Table des matières du tome 136.

— Méditations pour tous les jours de l'année sur la Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, par l'abbé J. B. Fèvre, prêtre salésien.

Les autorités que l'auteur a prises pour guides sont particulièrement le V. P. Louis du Pont, St Bonaventure, le V. P. Louis de Grenade, le Père d'Argentan et l'abbé Pouard.

Les Méditations sont divisées en trois points et précédées d'un résumé pour la veille au soir. Les personnes qui désirent connaître Notre Seigneur, croître en amour pour Lui, Lui ressembler de plus en plus, suivre ses admirables exemples, auront dans ces méditations courtes et simples un guide précieux. Elles laissent place aux réflexions personnelles. Les prêtres et les religieuses trouveront facilement de quoi remplir leur demi-heure de méditations en se servant du livre du P. Fèvre: les fidèles qui ne disposent que de quelques minutes pour leur méditations, seront heureux d'avoir cet ouvrage sous la main. Nous le leur recommandons chaleureusement.

(Extrait de la *Semaine Religieuse de Liège*.)

En vente à la Librairie Salésienne 59, rue des Wallons, Liège (Belgique), chez M. Léon Danyou, 54, rue de Béthune, Lille (Nord). — Prix: 3 fr 50 le volume; 10 fr, les trois volumes (Port en sus).

(1) Les personnes qui croiraient avoir reçu quelque grâce spéciale par l'intercession du Serviteur de Dieu Dominique Savio, pourraient en envoyer la relation au R. dissime Procureur et Postulateur Général de la Pieuse Société Salésienne, *Vicolo della Minerva, 51, Rome*.

« *Esto fidelis* » — Pour le Jeunes Religieux, par le R. P. Delbrel, S. J. — In-8°. - Paris, Librairie Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris. Prix : 2 fr.

Ce livre vise à prémunir les jeunes religieux contre la tentation de renouer à leur vocation, de se faire séculariser ou dispenser de leurs vœux sans motif suffisant.

Le T. R. P. D. Albéra, Supérieur Général de la Pieuse Société Salésienne a adressé au R. P. Delbrel la lettre suivante :

Turin, le 17 août 1913.

Très Révérend Père,

« J'ai reçu ce matin votre beau livre : « *Esto fidelis* ». Connaissant déjà d'autres ouvrages sortis de votre plume, j'ai voulu le lire de suite. Il est le digne frère de ceux qui l'ont précédé. Je suis sûr qu'il fera beaucoup de bien aux religieux ébranlés dans leur vocation. Je souhaite qu'il ait beaucoup de lecteurs. De mon côté, je ne manquerai pas de le recommander à mes bien aimés confrères.

« Je vous remercie de me l'avoir envoyé. Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, mes hommages et mes remerciements les plus respectueux.

P. ALBÉRA ».

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

France.

†

Sa Paternité Révérendissime Don Hildebrand de Hemptines, Primat de l'Ordre de S. Benoît, abbé de S. Anselme, *Rome*.

COUTANCES: M. l'abbé Desmonts, vicaire, *Beauchamp*.

DIJON: M. le chanoine Remousset, *Dijon*.

LYON: M. l'abbé J. Paurax, curé, *Ste Blandine, Lyon*.

SAINTE-FLOURE: M. l'abbé Vidal, curé-doyen, *Pleaux*.

SOISSONS: M. l'abbé H. J. Ply, curé, *Laon*.

TROYES: M. l'abbé Carougeat, chanoine titulaire, *Troyes*.

+

AIX: Mlle Barthe, *Aix*.

— Mlle Philomène Fouque, *Saint-Chamas*.

ANGERS: Mme Jousselin, *Vernantes*.

AUTUN: Mme Marie Lacroix, *Charolles*.

BAYEUX: Mme Guillemette, *Bayeux*.

— M. Rémy Duvivier, *Lisieux*.

BEAUVAIS: Mme Taboureur, *Fleury*.

BESANÇON: Mlle Boursette, *Vesoul*.

— Mlle Coralie Doillan, *Vesoul*.

BLOIS: Mlle Armance Préverd, *Mouthon-sur-Cher*.

CAMBRAI: Mlle Stéphanie-Julie Vanpeene, *Bergues*.

— Mlle Hélène Gobrecht, *Hazebrouck*.

CHAMBÉRY: Mme Lucrèce Tardy, *Chambéry*.

CHARTRES: M. Michel Gustave, marquis de Rasilly, *Sainville*.

FRÉJUS: Mme Maria Thérèse Besson, *Brignoles*.

GRENOBLE: M. J. Pierre Vernet, *Romans*.

LAVAIL: Mme veuve Brumeau, *Argenté*.

— Mme Daguet, *Ballots*.

— Mme Amory, née Piron, *Daon*.

MARSEILLE: M. Hyppoïyte Eyiès, *Marseille*.

MONTPELLIER: Mme Henriette Fargues, *La Rouquette-Loupian*.

NANTES: Mme veuve Pâquereau, *La Regrippière*.

— Mme Darmentier, *Carquefou*.

ORLÉANS: Mlle Joséphine Vinanger, *Semoy*.

PARIS: Mme Wattelin, *Paris*.

— Mlle Marguerite Oswald, *Paris*.

— M. Eugène Ferlin, *Kono* (N^{elle} Calédonie).

— M. Jules Le Conte, *Paris*.

POITIERS: Mme Marcelle Chanteau, *Bouillé-Saint-Paul*.

REIMS: Mlle Eugénie Ieleux, *Reims*.

— Mme Hamar, *Fismes*.

SAINTE-BRIEUC: Mlle J. Legrand, *Dinan*.

— Mlle Mélanie Blouin, *Plémet*.

— Mlles Agnès et Marguerite Turmel, *Pommerit-le-Vicomte*.

TOULOUSE: Mme le comtesse M. de Lamezan, née de Giron, *Toulouse*.

TROYES: M. Merlin, *Nogent-sur-Seine*.

VANNES: Mlle Jeanne-Louise Guillemot, *Guidel*.

— Mme Léontine Guégan, *Riantec*.

VERSAILLES: Mme Gaume, *Argenteuil*.

VIVIERS: M. Dupuy, *Joyeuse*.

— M. Thomas Frédéric, *Saint-Sauveur de Montagut*.

Autres Pays.

†

ANGLETERRE: M. l'abbé Jacquemard, *Patridge-Green* (Sussex).

BELGIQUE: Mr le chanoine Lucien-Joseph Lesiquois, curé-doyen, *Marche*;

— M. l'abbé de Sany, *Hal*.

— M. Alph. Willems, *Aubel*.

— Mme Dierckx, née Angélique Wouters, *Baelen sur Nèthe*.

— Mme Anne-Josèphe Cession, *Bressoux-Liege*

— Mme Michel Lime, *Liège*.

— Mme Marie Joseph Lauwens, *Namur*.

— Mlle Marie-Ainne Spielet, *Olne*.

— M. William Ferdinand baron del Marmol, *Tancrémont-Verviers*.

— Mme Marie-Louise Mertens, née Nugens, *Turnhout*.

— Sœur Valérie Maes, religieuse converse des Chanoinesses Régulières de S. Augustin, *Berlaymont*.

CANADA: M. l'abbé Jobin, curé, *Charlesbourg*.

— M. l'abbé Rochette, *Québec*.

— M. Amédée Letourneau, *S. Pierre-Montmagny*.

ITALIE: Sœur Marie-Valentine Malenfant, religieuse chartreuse, *Riva di Pinerolo*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Press

Turin Cours Regina Margherita N. 176